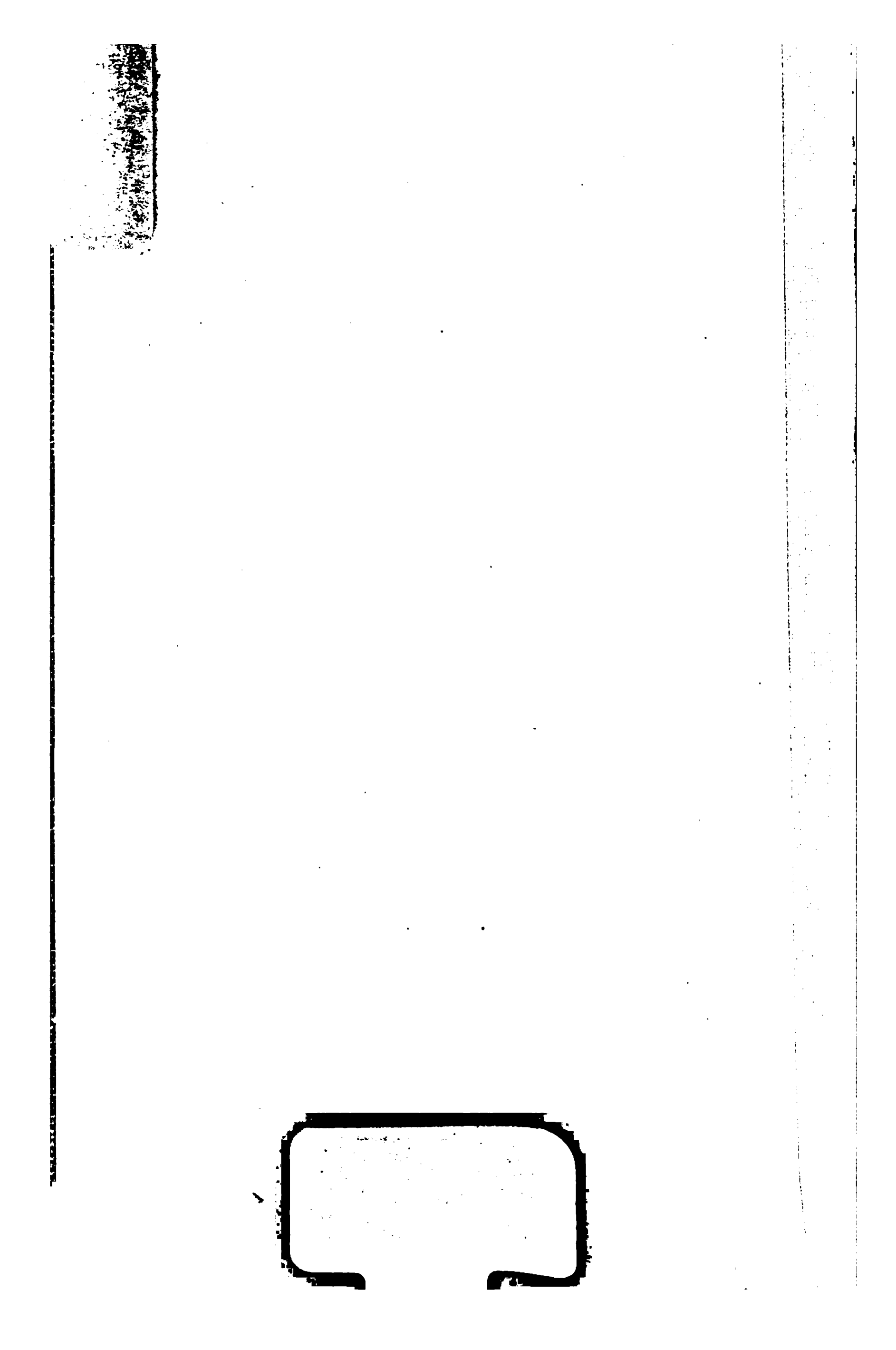
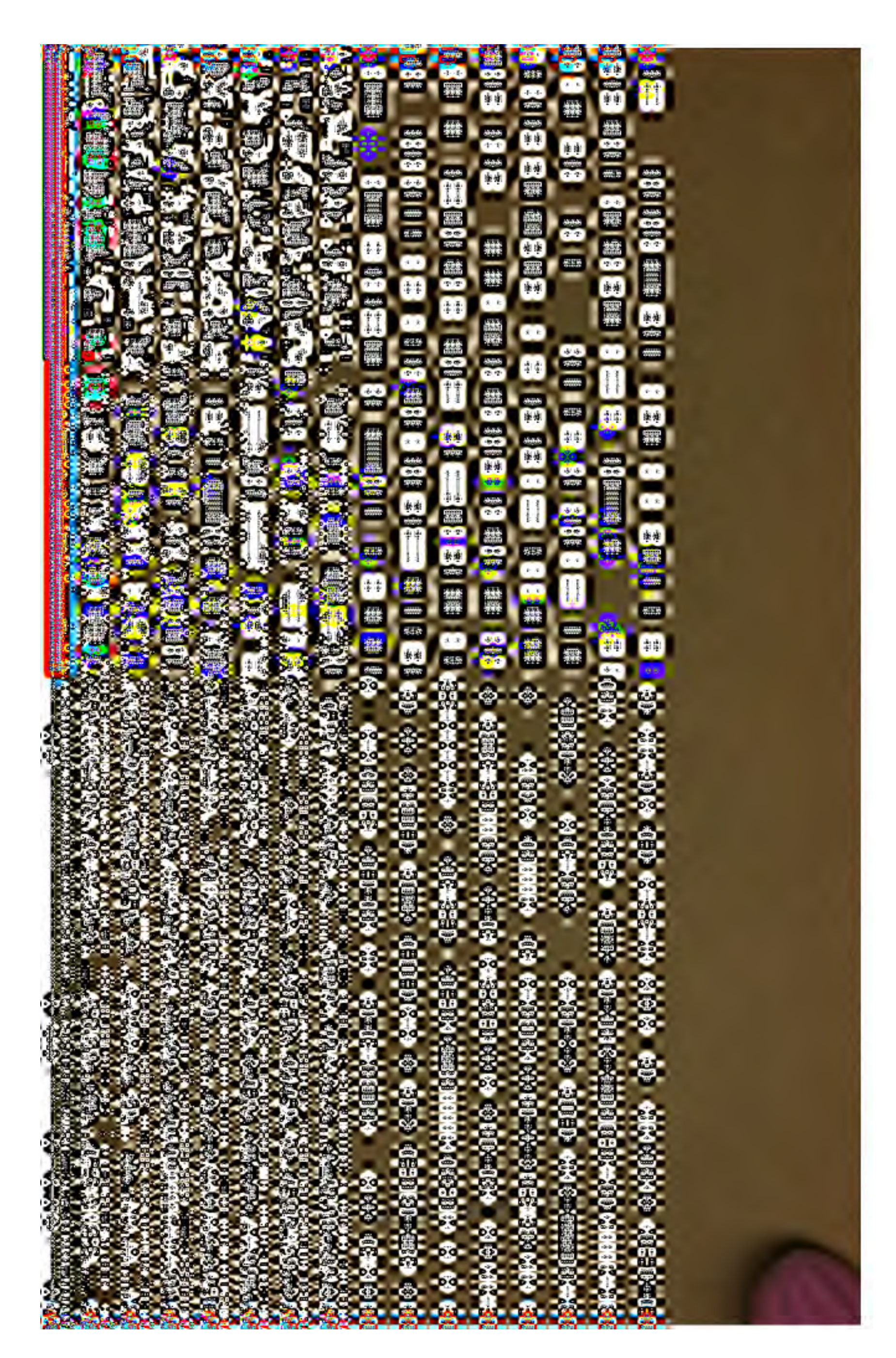
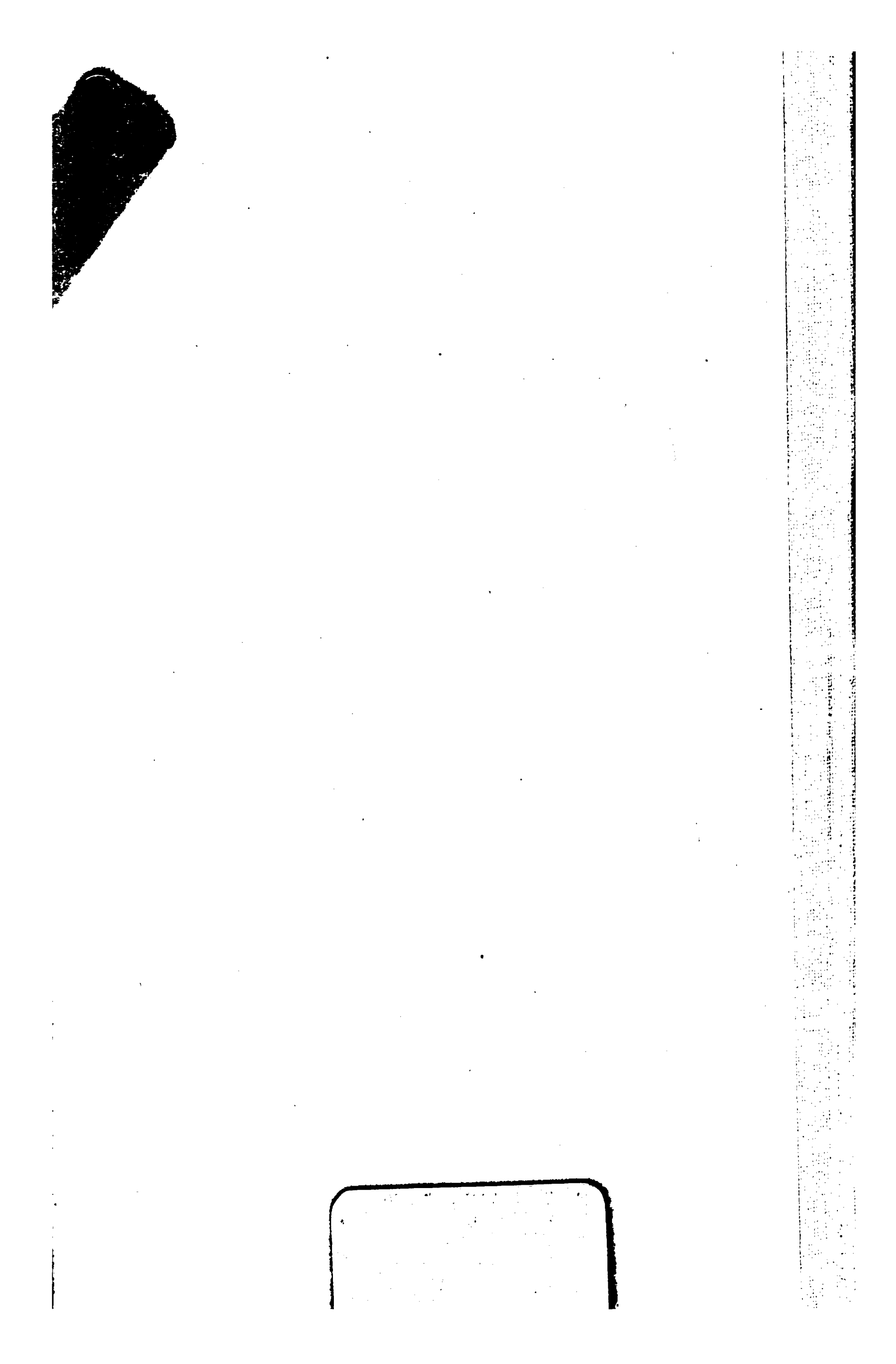
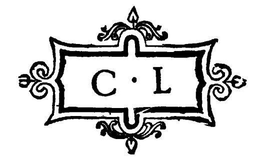






ANATOLE LE BRAZ

La Chanson de la Bretagne



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

La Chanson
de la Bretagne

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

DU MÊME AUTEUR

Format in-18

Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 791-8-1901.

A MON PÈRE,

Cette CHANSON DU PAYS *est dédiée*

par son fils reconnaissant et respectueux.

La Chanson de la Bretagne



PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
3, RUE AUBER, 3

1901

Au seuil d'un livre

'N hano ann Tad, ar Mab hac ar Spered-Zantel,
Homan'zo'r ganaouenn zavet en Breiz-Izel !
Zavet gant eur paour-kèz, en Ar-goat, en Ar-vor ;
Kanet anez-hi, pewienn, hac ho pezo digor[1] !

I

J'AI laissé l'âme bretonne
Chanter en moi son doux chant ;
Il est vieux et monotone,
Il n'en est que plus touchant.

1. *Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, Celle-ci est une chanson* levée *en Basse-Bretagne,* Levée *par un humble, au pays des Bois, au pays de la Mer; Chantez-la, mendiants, et les portes s'ouvriront devant vous.*

C'est la chanson de nourrice
Dont enfant je fus bercé;
Humblement consolatrice,
Elle enchanta mon passé.

Si je pouvais la redire
Aussi bien que je la sais,
On l'entendrait, sans sourire,
Même au grand pays français.

Les pasteurs dans la montagne,
Les fileuses dans l'*armor,*
Sont presque seuls en Bretagne
A la fredonner encor.

Elle est douce sur les lèvres
Des fileuses de lin clair,
Ou quand les gardeurs de chèvres
Sur les monts en sifflent l'air.

Mais que vaudra-t-il, ce psaume
Du vieux peuple primitif,
Sans la hutte au toit de chaume,
Sans la mer au cœur plaintif?

Hélas ! j'ai peur qu'on en rie,
Et j'en serais désolé !
C'est le chant de la patrie
Chanté par un exilé.

II

Quand, des brumes de l'Irlande
Au ciel gris de Breiz-Izel,
S'en vinrent, par la mer grande,
Sainte Jeune et Saint Envel,

L'un à gauche, l'autre à droite,
Remontèrent, séparés,
Le cours d'une eau qui miroite
Aux flancs roux des Monts d'Arez.

Sur deux pentes opposées
Chacun d'eux fit sa maison...
L'eau vive entre leurs pensées
Roulait sa claire chanson.

Là, vécurent dans le jeûne,
Afin de gagner le ciel,
Le frère de Sainte Jeune
Et la sœur de Saint Envel.

Quand tous les bruits de la terre
S'étaient fondus dans le soir,
Avec des voix de mystère
Ils se parlaient, sans se voir;

Et le ruisseau des prairies
Mêlait son chant fraternel,
En ces nobles causeries,
Aux voix de Jeune et d'Envel.

Mais lorsque Jeune, mourante,
Ne put parler que tout bas,
Envel dit à l'eau courante :
« Ruisselet, ne chante pas! »

L'eau soudain se fit muette.
Depuis ce temps elle court,
D'un vol furtif de choüette,
Dans la nuit du vallon sourd.

III

Comme Jeune, la Bretagne
Va dans la mort s'assoupir;
Sur la côte ou la montagne,
Son chant n'est plus qu'un soupir.

Pour l'entendre, j'ai fait taire
Toute voix qui vient d'ailleurs;
Et, dans mon cœur solitaire,
Se sont tus jusqu'à mes pleurs.

On dit qu'en visions brèves,
Devant les yeux clos déjà,
Surgissent plus grands les rêves
Qu'aux jours vivants on songea.

Or, je viens chanter aux portes
Les derniers rêves cueillis
Sur les lèvres presque mortes
Du plus aimé des pays.

Faneuses de goëmons

J'AI vécu, tout enfant, parmi les filles frustes,
Les vierges de la mer, sauvages et robustes,
Les faneuses de goëmons,
Qui, du matin au soir, le long de la Presqu'île,
Promènent leur chair blonde, indolente et tranquille,
Avec le vent du large en leurs larges poumons.

Je les aimais. J'aimais leurs sereines allures
Et leurs broussailles d'or, leurs fauves chevelures
Que saupoudre le sol amer,
J'aimais leurs yeux pareils aux flaques d'eau des grèves,
Où l'on voit onduler des ombres de grands rêves...
Le regard s'ennoblit à contempler la mer.

Sous la jupe en lambeaux, leur corps de patriciennes
A la chaste impudeur des races très anciennes
Que vêt leur grave nudité;
Elles n'ont jamais eu de toit qui les abrite;
Les gabelous leur ont cédé quelque guérite,
Logis de goëlands, des tempêtes hanté!

Sur des tas de varechs, elles y dorment, belles;
Et les guérites ont comme un air de chapelles,
Au haut des caps sombres et nus.
Des marins ennuyés y montent, solitaires.
On pense à je ne sais quels étranges mystères
Célébrés en l'honneur de grands Dieux inconnus.

Quand se lèvent des jours les aurores sanglantes,
Leurs yeux cernés, au loin, suivent les barques lentes,
Sans regret comme sans espoir;
Silencieusement, en longue théorie,
Elles fanent la grève ainsi qu'une prairie,
Retournant le foin roux avec le trident noir.

Mais, aux heures de sieste, ardentes amazones,
Elles plongent leurs poings dans les crinières jaunes
Des rocs bruns, monstres de granit.



Et, sur le dos géant de ces fauves montures,
Vont assouvir leur soif de vastes aventures
Par delà le grand cercle où l'Océan finit.

Et c'est pourquoi, le soir, aux premières étoiles,
Quand rentrent les pêcheurs et que sèchent les voiles,
Lourdes, au long du fin galet,
On les voit rire avec mépris, ces orgueilleuses,
Qui savent le chemin des eaux miraculeuses
Et draguent l'infini d'un seul coup de filet.

Ma solitaire enfance erra parmi ces filles;
Sur leurs genoux, drapés de superbes guenilles,
Elles me bercèrent souvent;
J'entends toujours les chants qu'elles chantaient aux plages,
Et mon âme est pareille à ces grands coquillages
Où la plainte des mers s'éveille au moindre vent.



La source enchantée

A Madame Collier.

J'ERRAIS dans la montagne un jour de chaleur grande.
Une source s'offrit, claire, parmi des houx.
Comme les chevaliers dont parle la légende
Pour boire dans ma main je me mis à genoux.

Quelqu'une qui paissait un troupeau dans la lande
Me cria, mais hélas ! trop tard : « Malheur à vous ! »
J'avais bu, sans savoir, l'eau de Brocéliande.
Ma lèvre en a gardé l'impérissable goût,

Et je vais, depuis lors, indifférent aux choses
Qui font les hommes gais ou qui les font moroses.
La source fée en moi luit sous les arbres verts ;

Je suis le prisonnier de son eau diaphane,
Et je ne sais plus rien de l'immense univers
Que le reflet changeant des yeux de Viviane.

Terre d'Armor

C'EST une terre en pierre, et qui tombe en ruine ;
C'est le cadavre épars d'un pays effondré.
Un fantôme de ciel erre, dans la bruine,
En quête d'un soleil qui s'est évaporé.

Les rochers même, au bord des mers tristes, se meurent
D'un mal mystérieux, nostalgique et fatal.
Et la lumière grise a dans ses yeux qui pleurent
Le regard immolé d'une sœur d'hôpital.

Des brumes, des linceuls moisis, de longs suaires
Traînent leur deuil sinistre au flanc des vallons bas ;
Et là-haut, les Ménez semblent des ossuaires,
De grands cairns entassés sur d'immenses trépas.

Plus haut encor, les bras ouverts dans les ténèbres,
Comme de grands oiseaux cloués en plein essor,
Les christs miment dans l'air, de leurs gestes funèbres,
La désolation de la terre d'Armor.

*
* *

Mais voici. Le printemps a rajeuni le monde,
Et le pays croulant, soudain ressuscité,
S'éveille entre les bras de la lumière blonde,
Et l'hymne de la vie en son cœur a chanté !

La mer est toute neuve et comme adolescente,
Et, rassemblant ses flots d'un geste harmonieux
Elle se lève et marche en sa grâce puissante,
Et le ciel est plus beau, réflété dans ses yeux.

Des appels sont venus de la patrie antique.
Les rochers qui jadis furent bardes et roi,
Au souffle évocateur du renouveau celtique,
Sentent vibrer en eux les harpes d'autrefois.

Les brumes qui stagnaient, mornes, au ras des plaines,
Se gonflent dans l'espace en chatoyants tissus,
Voiles aériens d'un chœur de Madeleines
Qui viennent, dans l'azur, de voir monter Jésus.

Et, sur la proue en fleurs d'un vaisseau de nuages,
S'avance l'astre-dieu, le soleil aux doigts d'or;
Et la jeune saison suspend ses clairs feuillages
Au front rasséréné de la Terre d'Armor.

Les épaves

A Emile Combe.

DANS l'âpre souffle des hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
Voici venir du fond des mers
Les tristes, les vieilles épaves...

Et c'étaient jadis des vaisseaux,
Des vaisseaux bruns aux blanches voiles,
Que berçait l'infini des eaux
Avec la chanson des étoiles;

C'étaient des bricks aux mâts hautains,
Aux flancs rebondis, comme l'Arche,
Et qui semblaient, dans les lointains,
Un peuple de clochers en marche !

L'Océan vaste, avec lenteur,
Les promenait sur son épaule
Des soleils lourds de l'équateur
Aux frissonnantes nuits du pôle;

Et le soir, les marins assis,
Balancés dans les vergues noires,
Se racontaient de longs récits,
Vieux refrains et vieilles histoires;

Et les mousses, rudes enfants,
Dans leur sommeil plein de chimères,
Rêvaient des retours triomphants
Vers le Pays, où sont les Mères...

Il est là-bas, le pays vert,
Au bord des galets, dans la brume...
Ils reviendront... Le seuil ouvert
A l'air d'attendre, et l'âtre fume.

Ils reviendront... Ils ont écrit,
Ceux du moins qui savent écrire;
Ils reviendront... La mer sourit
De son mystérieux sourire.

Il passe des nuits et des jours,
Jours inquiets ! Nuits oppressées !
« Ils reviendront... » chante toujours
L'espérance des fiancées...

Mais les mères aux cœurs tremblants,
Déjà prises de peurs amères,
Allument de longs cierges blancs
Aux pieds de la Mère des Mères...

Et c'est pitié, pitié de voir
Comme leurs yeux fixent la flamme !
Quand elle hésite, c'est l'espoir
Qui vacille aussi dans leur âme.

Hélas ! ils se sont tous éteints,
Les cierges blancs, dans la chapelle ;
Et tous morts, les absents lointains
N'entendent plus qu'on les rappelle.

La mer qui les a tant bercés,
La mer, leur nourrice farouche,
Les a gardés pour fiancés
Et les a couchés dans sa couche.

Et maintenant, silencieux,
Ils dorment dans la couche verte ;
Les flots leur ont fermé les yeux,
Le sable emplit leur bouche ouverte...

Ne questionnez pas le flux,
N'interrogez pas les marées,
Mères ; ils ne frapperont plus
A vos lucarnes éclairées...

Seules passent dans les hivers,
Pareilles à des noyés hâves,
En troupeaux noirs, d'algues couverts,
Les tristes, les vieilles épaves.

La cité dolente

OCCISMOR ou Ker-Is, Lexobie ou Tolente,
Les Bretons ont dans l'âme une Cité dolente,
Un cadavre de ville où, vivantes encor,
A des clochers détruits tintent des cloches d'or.

Là, c'est toujours soleil, et toujours c'est dimanche.
Dans l'église, officie un prêtre à barbe blanche,
Et l'on entend bruire en ses cheveux flottants
Des souffles émanés de plus loin que les temps.

Tout un peuple muet, immobile et funèbre,
Suit d'un cœur obstiné la messe qu'on célèbre,
Attend, pour se lever, que l'office ait pris fin,
Et toujours attendra, dût-il attendre en vain !

Les mouettes

A Madame Edmée Bénac.

L'EAU brumeuse de la rivière
S'éveille dans le matin clair.
Du fond calme de l'estuaire
Voici monter, monter la mer.

Elle entre au cœur de la vallée
Comme un brusque jet de sang fort,
Et sa rude haleine salée
Ressuscite le pays mort;

Et la vieille ville assoupie,
Tréguier, Pontrieux ou Quimper
Tressaille, comme si la vie
Montait en elle avec la mer;

Et les barques, dont les mâts penchent
Si tristes, au pied des remparts,
Sentent soudain vibrer leurs planches
Comme à l'appel des grands départs...

*
* *

Voici monter la mer sereine,
Source de vie et de santé!...
La voix douce d'une Sirène
Très loin, vers le large, a chanté.

Et, l'aile ouverte toute grande,
Pareils à des Esprits des eaux,
Voici, là-bas, venir en bande
Des oiseaux blancs, de clairs oiseaux.

Porteurs d'on ne sait quels messages,
Ils arrivent au premier flux...
Mouettes, colombes des plages,
Lumières volantes, salut!

Les vieux marins, dont l'œil s'allume
Sitôt que passe votre cri,
Content qu'en un flocon d'écume
Votre corps souple fut pétri.

Et, s'il faut en croire leurs femmes,
Les Morganes, vierges des mers,
Ont mis en vous, avec leur âme,
L'enchantement de leurs yeux pers.

C'est pourquoi, le long des rivières,
Vous allez, au rythme du flot,
Et tournez autour des chaumières,
A l'heure où s'ouvrent les lits clos;

C'est pourquoi, dans les vieilles villes,
Entre les quais abandonnés,
On vous voit, sur l'onde immobile,
Tourbillonner, tourbillonner.

Vous venez chanter les espaces
A l'homme incliné vers le sol;
Vous venez, à nos âmes lasses,
Montrer le chemin des grands vols.

Et, jetant là nos vaines charges,
Espoirs tristes et vœux dolents,
Nous n'aspirons plus, vers le large,
Qu'à suivre les pèlerins blancs.

***

Mouettes, mouettes des grèves,
Que de fois, aux jours enfantins,
Je vous ai dit : « Prenez mes rêves,
Malades du mal des lointains! »

C'était dans un vieux port des terres,
Silencieux comme un étang.
Un rare lougre solitaire
S'y hasardait tous les cent ans.

Un clocher, les toits d'un village
Dans un décor de lande en fleurs...
Pour tout bruit, le long du halage,
Le han! cadencé des haleurs.

Corde au cou, — tels, aux temps barbares,
Des cortèges de prisonniers, —
Ils geignaient, tirant leurs gabarres,
Leurs lourds bateaux goëmonniers.

Les femmes, du seuil des demeures,
Guettaient, muettes, leur retour...
Oh! la morne plainte des heures
Dans la paix grise du vieux bourg!

Et c'est pourtant le paysage
Qui m'est, entre tous, resté cher.
J'ai, depuis, vu d'autres rivages...
Mais, de là, j'ai conquis la mer!

*
* *

De là, mes jeunes rêveries
Sur vos ailes ont pris l'essor,
O colombes des mers fleuries,
O porteuses du rameau d'or!

Les beaux voyages chimériques
Que j'ai faits, couché sur le dos,
Vers d'éclatantes Amériques,
De merveilleux Eldorados!

Vous étiez mes blanches montures,
Mouettes, vous souvenez-vous?
Par les chemins de l'aventure
Nous allions!... Le ciel était doux;

Le mirage enchanté des choses
Déroulait ses tableaux changeants.
Nous allions!... Et vos pattes roses
Ramaient sous vos ailes d'argent!

Comme de fines caravelles,
Vous voguiez, et je respirais
Un parfum de terres nouvelles
Venu d'invisibles forêts.

Les cités où nous abordâmes
Sont, hélas! au pays d'oubli.
L'homme en vieillissant change d'âme
O mouettes, et j'ai vieilli.

Pourtant, au fond de mes pensées,
Souvent je vois encor, je vois
Onduler l'image effacée
Des Atlantides d'autrefois.

Vais-je revivre à votre approche
Les grands songes rêvés jadis?
Écoutez! On entend des cloches...
Hélas! Ce sont les cloches d'Is!

Nuit insulaire

A François Gélard.

Dans la ruelle étroite au point qu'un seul passant
Suffit à l'obstruer presque toute, je croise
Un de ces homardiers qui viennent de l'Iroise
Vendre aux marchés de Sein la pêche d'Ouessant.

Et voici qu'un volet de lucarne, en grinçant,
S'ouvre dans un vieux mur coiffé de vieille ardoise.
Une fille est là-haut qui se penche, sournoise;
Et l'homme fait un signe, et la fille descend.

Silencieuse, elle a noué sa cape brune
Sur son cou pâle et fin comme un croissant de lune.
Le gars, d'une voix sourde, a dit : « Vogue le sort! »

Je les ai vus glisser furtifs dans l'ombre épaisse
La fille avait l'air fixe et dur d'une prêtresse,
L'homme allait à l'amour comme on marche à la mort.

Chanson de marche

C'EST l'Orient, la fauve Asie!
Les premiers Celtes, ennuyés,
Ont cousu, ce soir, à leurs pieds
Les ailes de la fantaisie.

Déjà le peuple débordant,
Toujours à l'étroit dans le monde,
Déjà la race vagabonde
S'achemine vers l'Occident.

Déjà la tribu se déroule,
Et par la terre elle s'épand;
Elle ondule comme un serpent,
Elle s'enfle comme une houle.

En tête, les flûtes en buis
Murmurent des chansons apprises
De la lèvre douce des brises,
Dans le silence noir des nuits...

Chanson des marches primitives,
Est-ce toi que nous entendons
Siffler, dans les âtres bretons,
Par les lutins aux voix plaintives?

Entre Plomeur et Plovan

A Auguste Dupouy.

Les âpres Bigoudenn aux formes d'Androgynes
Ont dans leurs yeux, figés comme l'eau des étangs,
L'inquiétante nuit des longues origines,
Le mystère qui dort au fond lointain des temps.

Frustes, l'air incomplet des idoles barbares,
Dans leurs vêtements lourds qui tombent à plis morts,
Le long du pays maigre et des côtes avares,
Rôdent les Bigoudenn, les filles aux grands corps.

A leurs corsages plats ont fleuri des fleurs jaunes,
Des mousses de menhirs, des lichens aux tons roux ;
Et leurs yeux sans regard, leurs yeux fixes d'icônes,
Naïvement cruels sont servilement doux.

Brûleuses de varechs et pilleuses d'épaves,
Leur rêve paît au loin la grise immensité.
Et leur troupeau, vautré dans les horizons graves.
Sur le grand pays morne a l'air d'être sculpté.

La chanson des chênes

CHANTEZ aux enfants la chanson des chênes !

Nous avons poussé, les beaux arbres verts,
Libres au soleil, dans les forêts franches.
Une âpre santé fleurit dans nos branches ;
Nous buvons à même aux cieux grands ouverts
Le sang de nos veines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes !

Nous avons saigné par bien des endroits,
Quand les vents jaloux nous livraient bataille;
Mais ils n'ont pas pu courber notre taille;
Nos cœurs sont intacts, nos fronts restent droits,
Nos cimes, hautaines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous sommes debout; les vents ont passé.
Le courroux des vents ne dure qu'une heure,
La force du chêne à jamais demeure...
Nous avons grandi, nous avons poussé,
Sans peurs et sans haines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons souffert, nous avons aimé...
O nature immense au multiple ventre,
Mère dont tout sort, mère en qui tout rentre,
Dans ton vaste sein nous avons semé
Les robustes graines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes!

Nous avons vieilli, les beaux arbres noirs,
Que les blancs hivers ont vêtus de givre ;
Contents de mourir, mais non las de vivre,
De l'auguste paix qui remplit les soirs
Nos âmes sont pleines.

Chantez aux enfants la chanson des chênes !

En mai

Des cloches ont tinté dans le calme du soir...
O mon pays, pays d'Armor, si doux à voir,
Terre en qui l'on sent vivre une âme presque humaine,
Quel est ce souvenir qui vers toi me ramène ?
On dirait qu'un ami me conduit par la main,
Et je vais... Des ajoncs verdissent le chemin ;
L'air s'emplit de l'odeur des aubépines blanches ;
Les larmes de la nuit tremblent au bout des branches ;
C'est signe que l'on pense à moi, des pleurs aux yeux,
Et, d'être ainsi pleuré, mon exil est joyeux.

Chez nous, le mois de Mai, c'est le mois de Marie,
La cloche tinte... On aime ailleurs ; chez nous on prie...
Les autels sont parés ; à genoux, paysans !
Et, dans l'église en fleurs, monte un parfum d'encens ;
Des papillons d'été volent autour des cierges.
Comme les chants sont beaux sur la lèvre des vierges !
Elles disent : Salut, Étoile de la mer !
Et les pêcheurs, brûlés par l'âpre vent d'hiver,
Tout frissonnants encor des longues nuits d'Islande,
S'inclinent, à côté des pâtres de la lande
Qui, le rosaire aux doigts et le front sur l'épieu,
Dans leur silence grave ont l'air d'écouter Dieu.

O laboureurs de flots, ô laboureurs de terre,
Ce Dieu qui parle en vous, c'est l'âme héréditaire
Dont le souffle vivace et le frisson vainqueur
Du cœur des Celtes morts vous passent dans le cœur.
Et, tandis qu'en son vol le virginal cantique
Emporte vos *Ave* vers la Stella mystique,
Une autre étoile en vous scintille, et sa clarté
Fait de votre âme douce un firmament d'été.
Lampe de l'Idéal, pâle et triste lumière
Que notre vieille race alluma la première,
Qu'elle abrita — tremblante encore — de sa main
Et suspendit dans l'ombre au fond du cœur humain !

L'humble étoile, en ces jours de détresse où nous sommes,
Va, dit-on, se mourant de l'abandon des hommes.
Une bouche mauvaise a sur elle soufflé !
La lampe d'or n'est plus qu'un vieux vase fêlé
D'où l'huile sainte filtre, et fuit, et s'épand toute...
Ah ! vous, du moins, gardez qu'il n'en tombe une goutte ;
Entretenez la flamme avec un soin jaloux :
L'heure est proche où la terre aura besoin de vous.
Veillez que toujours brille et jamais ne se voile
L'astre aimé des aïeux, la pâle et douce étoile !

Les temps sont annoncés. On reconstruit le ciel.
Quand passeront les voix des chanteurs de Noël,
Soyez prêts ! Vous verrez, par la lande et la grève
Les pèlerins nouveaux monter vers l'ancien rêve,
Et, comme au temps d'Arzur, rallumer à tâtons
Le divin flambeau d'âme au foyer des Bretons.

La chanson du vent de mer

O vent de mer, ô roi des vents,
Toi qui fais, quand tu te déchaînes,
Crier l'angoisse des vivants
Dans le vaste sanglot des chênes,

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,
De nos âmes et de nos portes
Chasse les rêves décevants,
Avec le tas des feuilles mortes.

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,
Fais-nous planer dans ton domaine,
Sur l'infini des flots mouvants,
Plus haut que l'espérance humaine !

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,
On dit que c'est Dieu, quant tu passes,
Qui parle aux âmes des fervents,
Dans l'immensité des espaces !

Souffle, souffle, grand souffle amer,
O roi des vents, ô vent de mer !

O vent de mer, ô roi des vents,
Prends notre rêve, et, sur ton aile,
Qu'il monte aux éternels Levants
Ou tombe à la nuit éternelle !

Souffle à jamais, grand souffle amer,
O roi des vents ô vent de mer !

A Paimpol

Ma vijé bolonté Doué,
Vije aman'nn Douar-Newè[1] !
Eham tira tra la la laire
Eham tira tra la la la.
(Chanson paimpolaise.)

A François Perrot, capitaine islandais.

FLEURS de soleil et de jeunesse,
Blanche leur coiffe et blanc leur col,
Voici venir de la grand'messe
Les belles filles de Paimpol.

1. *Si c'était la volonté de Dieu*
Que fût ici la Terre-Neuve...

Elles viennent, lentes, par couples,
Et dans leurs mains sont des psautiers...
Mais ce sont chattes aux reins souples
Que ces filles de flibustiers.

Ce soir, sous les libres Allées,
Les enlaçant d'un bras nerveux,
De grands gars aux lèvres salées
Les baiseront dans les cheveux ;

Cependant que les eaux muettes,
Dans le bassin, au long des quais,
Balanceront vos silhouettes,
O navires des « Islandais »..

***

Quand la chanson doit être brève,
C'est le moins qu'on la chante fort !
Ils épuisent d'un coup leur rêve,
Ceux qui vivent avec la mort.

Pour boire leur paie aux auberges,
Pour songer leur songe d'amour,
Les gars d'Islande aux barbes vierges,
Les hommes enfants n'ont qu'un jour.

Eham tira ! tra la la laire !
Laisse venter, ma belle est là !
Laisse venter le vent polaire...
Eham tira, tra la la la !...

La chanson grave se déroule
De Porz-Evenn à Plourivo.
Vente le vent ! Le cidre coule ;
C'est la sève du temps nouveau.

La mer de cidre, la mer blonde,
Ohé ! Qu'on la vide à pleins bols !
Après nous, c'est la fin du monde !...
Et la nuit descend sur Paimpol ;

Sur les mâtures élancées
La nuit ondule comme un dais;
Et les filles dorment, bercées,
Sur le poitrail des Islandais.

*
* *

Ave maris stella... Mer grande,
Mer brumeuse de février !
Pour le départ des gars d'Islande,
Les prêtres sont venus prier.

La croix d'argent dans l'air se dresse...
Et le Christ, les bras étendus
Dans un long geste de détresse,
Bénit d'avance les « perdus ».

Comme une forêt de squelettes,
Les mâts entrechoquent leurs os...
C'est le départ des goëlettes
Pour le cimetière des eaux.

La voile s'ouvre comme une aile;
Elle plane, elle court, là–bas,
Peut-être à l'Islande éternelle
D'où l'Islandais ne revient pas.

Les mouchoirs blancs sur les falaises
Voudraient aussi, prenant leur vol,
Voudraient porter les Paimpolaises
Où s'en vont les gars de Paimpol.

Mouchoirs blancs, ô vous qu'on agite
Dans le mystère des adieux,
Petits mouchoirs, les morts vont vite...
Restez, pour essuyer les yeux !

Extrait d'un poème de vacances

(ÉCRIT PAR UN CLERC LETTRÉ)

POUR me conduire aux champs, Yvonne m'accompagne,
Lourde, sous les grands blés, s'alanguit la campagne,
Nous suivons un chemin d'eau courante, un ruisseau.
La fillette sautille avec des bonds d'oiseau,
Et crie en sautillant : « Gare ! la pierre bouge ! »
Moi, je regarde aller la fille en jupon rouge,
Sous les saules qui font sur nous un dôme obscur ;
Je regarde courir ses pieds de marbre pur,
Des gouttes de soleil ruissellent sur sa joue,
Et je songe à tes vers, ô Celte de Mantoue !

Tréguêr

Un cloître de silence, un hôpital des âmes,
Et de grises maisons de nobles, — c'est Tréguêr...
Nul bruit, que les sabots claquants des vieilles femmes,
Et l'oraison du vent qui monte avec la mer.

Telles que des surplis de prêtres, les nuées
Blanchissent, dans un ciel dormant comme un lavoir.
Le long des quais déserts, des barques échouées,
Dévotieuses, font leur prière du soir.

Un douanier, de garde au bord de l'eau, sifflote
Un air mélancolique, une chanson d'ennui;
Et, comme émue à cet appel, l'âme vieillote,
L'âme des temps fanés s'éveille autour de lui.

Et l'humble gabelou, sentinelle des grèves,
D'un mal délicieux se sent le cœur troublé;
Il a vu se lever le vol des anciens rêves,
Et leur aile subtile en passant l'a frôlé.

C'est ici le pays des choses de mystère,
Des jardins emmurés et comme ensevelis,
Où fleurit sans soleil la pâleur solitaire
Des nonnes au front doux, blanches comme des lis.

Ici se songe encor le songe des vieux âges;
Une piété grave embaume l'air du soir.
La paix galiléenne est sur les paysages,
Et tout l'horizon fume ainsi qu'un encensoir.

Dans l'ombre, sur la place, autour de la piscine,
Des femmes sont debout qui causent à mi-voix,
Et l'on s'attend à voir paraître une voisine
Pour annoncer qu'un Dieu vient de mourir en croix.

Saint Yves

QUAND les vents, les vents haïs
Hurlent dans les nuits plaintives,
Les femmes de mon pays
Vont par bandes à Saint-Yves !

Elles s'en vont, le front ceint
De la cape grise ou noire,
Déposer aux pieds du saint
Leur obole et leur histoire.

Et l'obole est un vieux sou,
Durement gagné la veille
A la pêche, Dieu sait où !
L'histoire est encor plus vieille.

Toujours le récit amer
De gens, partis dès l'aurore
A la mer, et que la mer
N'a pas ramenés encore.

— « Bon saint Yves, rends-nous-les !
Nous te promettons, messire,
De dire vingt chapelets
Devant vingt cierges de cire. »

Et le saint, pliant son cou,
Penchant son grand corps de pierre,
En ramassant le vieux sou
Ramasse aussi la prière.

— « Femmes, chez vous retournez,
Car vos hommes sont dans l'aire
Qui bercent vos dernier-nés
Au chant de la mer polaire. »

Évocations

En souvenir du Port-Blanc.

PENCHÉ sur tes yeux gris à la clarté changeante,
Je vois un pays grave, un pensif horizon,
Des quais, au bord de l'eau qu'un clair de lune argente,
Et, dans un bourg antique, une jeune maison.

La jeune maison blanche, aux fenêtres ouvertes,
Tournait le dos au monde et regardait la mer.
Des barques s'endormaient sous leurs voiles inertes,
Et les vents fatigués s'assoupissaient dans l'air.

Tes yeux évocateurs ont des clartés subtiles.
Les roses du matin ont refleuri les cieux.
Comme aux jours du Port-Blanc, le groupe des Sept-Iles
S'est mis à défiler dans le fond de tes yeux.

Elles nageaient ainsi, les îles enchantées,
Dans une lueur blonde au-dessus des flots pers,
Et, le soir, descendaient, par l'abîme tentées,
L'escalier d'or qui mène à l'au-delà des mers.

Dans tes yeux assombris, je vois une nuit douce,
L'ajonc mouillé l'embaume, et le goëmon roux...
Une fontaine en pleurs sanglote dans la mousse;
Entendre sangloter les fontaines est doux.

C'était un chemin creux ombragé de grands frênes,
C'était le pays noir, les landes, les hauteurs;
Dans le silence ému des larges nuits sereines,
Se répondaient au loin les appels des pasteurs.

J'assiste dans tes yeux au lever des étoiles;
D'un mystérieux pas on les entend marcher;
C'est un bruit souple et lent de robes et de voiles...
Peut-être, au bord du ciel, un dieu va se pencher!

Nos lèvres savouraient la paix de la nature,
Cet arome infini des grèves et des champs
Que verse la Bretagne à toute créature,
Dans la patène d'or des grands soleils couchants.

A Quimperlé

A Édouard Schuré.

I

Elle est vieille et vaste, la chambre.
Le lit de passage où je dors
A, ce soir de premier Novembre,
Je ne sais quoi qui sent les morts.

Les rideaux, d'attitude roide,
Descendent à plis empesés,
Et des souffles de tombe froide
Rampent le long des draps glacés.

La pendule, verte de mousse,
Tinte des heures d'autrefois ;
On dirait une voix qui tousse
Pour faire taire d'autres voix.

Et c'est bientôt un grand silence,
Un silence lourd et profond
Où, dans le vide, se balance
Une ombre accrochée au plafond.

La chambre est vieille, vaste, haute...
Ce soir, si j'ai bien entendu,
Les gens contaient à table d'hôte
Une aventure de pendu...

II

Comme en un sursaut d'épouvante,
L'âme des meubles a gémi...
On vient d'entrer... c'est la servante :
— Doux maître, avez-vous bien dormi ?

Elle fait claquer les persiennes,
Et l'aube du jour automnal
Met sur les choses anciennes
Son blanc sourire virginal.

Et, dans la chambre vieille et vaste,
Mon cœur se ranime, frôlé
Par cette odeur de pays chaste
Qui se respire à Quimperlé.

L'eau gazouille dans les rivières ;
Des cloches tintent aux moustoirs ;
Et le caquet des lavandières
Semble mousser sous les battoirs.

Sur la pointe du pied dressée,
La fille, au dehors se penchant,
Jette à quelqu'un, par la croisée,
Son breton rythmé comme un chant.

Breton joli des Quimperloises,
Qui, de leurs lèvres, grain à grain,
En perles fines, en turquoises,
S'égrène ainsi que d'un écrin.

Et tandis que la belle épanche
Son parler clair, si doux, si lent,
Le vent trousse sa coiffe blanche
Comme une aile de goëland.

Et voici qu'en ma songerie
Toute vague encor de sommeil,
Je crois soudain que c'est « Marie »
Qui me salue à mon réveil.

Suave, avec son air de nonne,
Dans la ville de la Lêta,
M'apparaît Maï la Bretonne
Que Brizeux en France chanta...

III

Maï, la servante d'auberge,
Te ressemblait comme une sœur.
Elle avait tes yeux fins de vierge,
Ta beauté sobre, ta douceur.

Une senteur fraîche et subtile
De son cou jeune s'exhalait,
Et c'était ce parfum d'idylle
Qu'ont en Kerné les « fleurs de lait ».

Comme au soleil naissant se lève
Le brouillard qu'a tissé la nuit,
Ainsi la brume de mon rêve
A son regard s'évanouit.

Plus de chambre morne, oppressée
Par on ne sait quelle stupeur !
Plus d'ombre grise balancée
Au vent suggestif de la peur !

Non ! Des perspectives lointaines,
Un ciel voilé, mais transparent ;
Et dans la clarté des fontaines
Un pays grave se mirant ;

Une atmosphère impondérable
De paradis élyséen,
Et l'oraison d'un misérable
Mêlée à l'aboiement d'un chien...

Des vieilles aux rides sévères
Vont pieds nus accomplir un vœu...
Pays hérissé de calvaires,
Par une race ivre de Dieu !...

Dans les sonores étendues
Vibrent des cloches et des chants ;
Et des fermes inattendues
Se lèvent du milieu des champs ;

Des murs bas coiffés de vieux chaume,
Telle une ruche en un courtil.
Tout à l'entour, la terre embaume
L'odeur de miel, l'odeur d'avril.

C'est ici le printemps Celtique
Où l'âme des eaux et des bois
S'épanouit en fleur mystique
A l'arbre même de la Croix.

Ici, dans sa grâce première,
Entre les talus éblouis,
On voit cheminer la lumière
Comme l'ange blond du pays.

Ici, dans les demeures closes,
Habitent les songes heureux,
Et, sur la molle paix des choses,
Flotte encor l'âme de Brizeux.

Noël de Bretagne

Canomp Nouël da Nedelek !
(Chant populaire.)

A tante Marie.

PLUS brillantes, ce soir, les étoiles du ciel
Luisent, et les petits Bretons chantent Noël.
Dans le grand ciel d'hiver les étoiles s'avivent,
Et les petits Bretons, par groupes qui se suivent,
De seuil en seuil, de ferme en ferme, vont chantant
L'Enfant Dieu qui va naître et que l'enfance attend.

Ils vont, pasteurs d'agneaux et gardeuses de chèvres.
Le miel de l'évangile a coulé sur leurs lèvres.
Ils sont les messagers du mystique printemps,
Et les seuils devant eux s'ouvrent à deux battants.

Ils entrent. Saluez les blonds évangélistes !
Leurs yeux versent du ciel dans les chaumières tristes.
La bassine de cuivre, au-dessus du foyer,
Comme une lune d'or s'est mise à flamboyer ;
Les lourds bahuts en chêne aux puissantes ferrures
Ont le poli des clairs étangs sous les nuits pures ;
Les faïences à fleurs embaument le dressoir...
Et les petits Bretons sont priés de s'asseoir.

⁂

— Chanteurs de Nedelek[1], dites-nous, quelle est Celle
Qui monte par la rue et dont le pas chancelle ?
Quelle est celle qui vient là-bas si lentement ?
— C'est la mère du Dieu qui fit le firmament,
C'est la mère du Dieu qui fit la terre douce,
Par qui fleurit la fleur et par qui le blé pousse.

1. *Nom breton de Noël.*

Avec sa robe blanche, avec son manteau bleu,
Elle vient lentement, car elle porte un Dieu.
Et l'homme qui soutient cette femme en sa marche,
C'est Joseph l'ouvrier, le dernier patriarche.

Ce soir le Dieu naîtra, dans l'étable à côté ;
C'est par les bœufs d'abord qu'il veut être fêté,
Il veut être fêté par les bœufs et les ânes ;
Puis les bergers viendront avec les « artisanes »,
Puis tous les maîtres, puis les rois, en dernier lieu...
Et les pauvres Bretons auront enfin leur Dieu !

La

Chanson du vent qui vente

Ann avel a zeu deus a bell ;
Dén na oar piou ê ann avel[1]...

Le vent qui vente est à ma porte
Qui pleure, comme une âme morte.
Il geint : « Ouvrez au nom de Dieu !
Je vois chez vous lueur de feu,
Je voudrais me chauffer un peu ! »

1. *Le vent vient de loin;*
Personne ne sait qui est le vent.

Alors j'ai dit à la servante :
« Annik, ouvrez au vent qui vente. »
Et le vent qui vente est entré,
Et, devant l'âtre vénéré,
Doucement il a soupiré.

Avec des bonds de chien folâtre,
La flamme a sursauté dans l'âtre.
« Salut ! a dit le foyer clair,
(Car le foyer parle en hiver)
« Salut au pauvre vent de mer ! »

Le vent, assis sur l'escabelle.
A répondu de sa voix belle :
« Langue du feu, chère aux humains,
Lèche les pieds, lèche les mains
Du vagabond des grands chemins. »

A la claire flamme vivante
S'est réchauffé le vent qui vente;
S'est réchauflé le vent errant
Qui toujours va courant, courant,
Si maigre qu'il est transparent.

Il m'a raconté son histoire,
Sa misère, son purgatoire.
Père ni mère il n'a connu ;
Il ne sait où va son pied nu,
Ni d'où, nu-pieds, il est venu.

Une âme est en lui, qu'il ignore,
Une âme innombrable et sonore ;
Il la traîne par l'univers ;
Elle est la chanson des blés verts
Et le rugissement des mers.

Il sème les graines fécondes,
Il creuse les fosses des ondes,
Il chante et hurle tour à tour ;
C'est un aveugle, c'est un sourd
Ouvrier de mort et d'amour.

La

Chanson du rocher qui marche

Or, c'était par un soir où montaient les étoiles ;
Et, sur le ciel mourant, l'aile brune des voiles
S'éployait, et la mer chantait, et sur les eaux
Les barques ondulaient ainsi que des berceaux.

La mer chantait son chant, et les choses muettes
Écoutaient; on voyait leurs ombres se pencher...
Dans l'espace attentif planait un vol de mouettes ;
Et, sur les flots, marchait en extase un rocher.

Dans ses yeux sans regard, ses larges yeux de pierre,
Luisait, en flaque d'ombre, un pleur mystérieux,
Et les cils des varechs pendus à sa paupière
Égouttaient dans la mer les larmes de ses yeux.

Les vagues, tour à tour, sirènes aux longs charmes,
Frôlaient son dos de monstre avec des baisers lourds ;
Et souriait la mer, la buveuse de larmes,
La trompeuse éternelle en qui l'on croit toujours !

Et les voiles, au ras des eaux, diminuées,
Fuyaient. L'air agrandi s'ouvrait infiniment,
Et la procession des pudiques nuées
S'agenouillait, sereine, au fond du firmament.

Une d'elles, pareille à la blanche statue
D'une Vierge, priait mains jointes, à l'écart ;
Et c'était sa candeur, de lumière vêtue,
Que l'aveugle rocher saluait du regard.

L'âme des matelots

A Lucien Herr.

L'AME des matelots est sœur des Mers sauvages...
Des cloches de tristesse y tintent sous les flots ;
Sur l'aile de la brume ondulent les rivages...
Elle est sœur de la Mer, l'âme des matelots.

*
* *

L'Ame des matelots est pure... On voit en elle,
Par les soirs transparents, les vierges soirs d'été,
Surgir et se mouvoir l'image solennelle
D'une mystérieuse et sereine Cité.

Des pays de silence où cheminent des rêves
Nagent au fond des eaux, — lumineusement verts;
Comme des tresses d'or, sur le dos blond des grèves,
Roulent les goëmons, cheveux errants des mers.

Et de graves chansons qui semblent des prières,
En une cathédrale aux mouvantes parois,
S'agenouillent, et les phares, cierges en pierres,
Se ravivent dans l'ombre au souffle de leurs voix.

*
* *

L'Ame des matelots est sœur des Mers fleuries...
Des violes d'amour ont frissonné dans l'air
Et, les seins ruisselants d'humides pierreries,
Ahès, la grande impure, entonne son chant clair...

Comme la mer, comme la mort, Ahès est forte.
Que sa volonté règne, et, comme au temps jadis,
Qu'un inconnu masqué vienne rouvrir la porte,
La porte des noyés, la sombre porte d'Is !

Hou!... Sur son cheval blanc, le blanc Guennolé passe.
Le moine de la mer, de lumière vêtu,
D'un long signe de croix exorcise l'espace :
Le chant d'impureté, le mauvais chant s'est tu.

Mais il s'efforce en vain, le puissant exorciste,
D'emprisonner Ahès au gouffre des flots sourds ;
L'âme de la sirène embaume la mer triste ;
Ses cheveux enlaçants y surnagent toujours !

*
* *

La Mer, comme les bois, pâlit quand vient l'automne.
C'est le temps où, plaintive, avec des yeux voilés,
La veuve du soleil, la lumière bretonne
Pleure la race éteinte et les Dieux en allés.

L'Ame des matelots est sœur de la Mer pâle.
Des rochers douloureux en hérissent les bords ;
Le fond, — champ de granit, vaste pierre tombale, —
Vide d'inscriptions, couvre un peuple de morts.

N'importe ! On leur a dit qu'une terre splendide
Fleurit là-bas, plus loin que les eaux, que les cieux,
Et l'invincible espoir des chercheurs d'Atlantide
Reprend vers l'inconnu la marche des aïeux.

Le chant d'Ahès

Je suis Ahès ! La mer en moi s'est faite femme.
Ma chevelure éparse aux quatre vents des cieux
Embaume l'univers de son puissant dictame.
Le firmament n'est beau que miré dans mes yeux.

Mes flancs sont d'or liquide, et le soleil s'y pâme.
J'endors en mes bras purs les soirs mystérieux.
L'homme à me contempler se sentit naître une âme
Et vit de mon sein clair surgir ses premiers dieux.

Homme, les dieux sont sourds ; stérile est la prière.
Baigne-toi dans Ahès comme en ta fin dernière.
Viens ! Je te verserai l'amour. Je sais aimer,

Laisse au vent de la nuit voguer ta voile errante.
Il n'est que de sentir ses yeux las se fermer
Sous le baiser muet de la mer transparente.

Les hantises

Il vente !
C'est le vent de la mer qui nous tourmente
(Chanson des matelots de Groix)

Il vente, il vente affreusement !...
        La mer entière
N'est plus qu'un long gémissement
Qui monterait d'un cimetière.

Il vente, il vente ! Aux foyers clos,
        On croit entendre
Passer les éternels sanglots
De ceux qu'on s'est lassé d'attendre.

Il vente, il vente ! Et, dans leurs draps,
Les épousées
Se sentent par d'humides bras
D'une étreinte moite enlacées.

Il vente, il vente ! Sur leurs corps
De chair vivante,
Les caresses des baisers morts
Courent en frissons d'épouvante.

Il vente, il vente ! Le vieux lit
Craque et murmure;
Une odeur âcre le remplit,
Odeur de mort ou de saumure !

Il vente, il vente ! Des yeux verts
Luisent dans l'ombre,
Des yeux à tout jamais ouverts,
En qui se figea la mer sombre.

Il vente, il vente ! Le regard
De ces yeux vagues
Qui ne regardent nulle part
A le glauque infini des vagues.

Il vente, il vente ! La chanson
Des âmes mortes
Fait geindre toute la maison
Et miauler le gond des portes.

Oh ! le vent, le lourd vent d'hiver
Tout chargé d'âmes !...
Ceux qui se sont noyés en mer
Ne laissent plus dormir leurs femmes.

En novembre

A M. Luzel.

La pluie erre, pleurante, et c'est la mort des choses.
Les tristes mois bretons gémissent un long deuil :
Quelque pauvre de Dieu frappe à mes vitres closes;
Des sabots de misère ont sonné sur mon seuil...

— Entre, bon mendiant, chemineur de grand'route!...
Il s'est assis dans l'âtre, a béni les tisons,
Puis, se signant au cœur, grave, il m'a dit : « Écoute
Le vieux chercheur de pain, ô chercheur de chansons. »

Alors il a chanté... De sa longue mémoire,
A l'appel de sa voix, ont surgi tour à tour
Et les noires Guerziou, rudes comme l'histoire,
Et les blanches Soniou, douces comme l'amour.

Salut, fragments sacrés de nos frustes annales,
Ame d'un peuple éparse aux lèvres des chanteurs !
Salut, fleurs de bruyère, idylles virginales !
Salut, vers de granit, sculptés par des pasteurs !

Salut, adieu plutôt, mystiques aventures !
Refrains chastes, adieu ! vos jours sont révolus,
Et c'est fini de vous, et les mères futures
Aux berceaux des enfants ne vous chanteront plus.

En ce morne ossuaire, hélas ! qu'on nomme un livre,
Par nos pieuses mains tristement entassés,
Il vous faudra pourrir, vous qui nous faisiez vivre,
Oubliés des ingrats que vous avez bercés.

Ah ! quand vous serez morts, morte aussi, la Bretagne
S'étendra toute nue en son linceul d'hiver.
Et les rochers pensifs qui gardent la montagne
Descendront des sommets pour rentrer dans la mer.

Les saints mêmes, les saints s'enfuiront des églises.
On les verra partir, le rêve celte au front,
Et, s'essuyant les yeux avec leurs barbes grises,
Dans leurs auges de pierre ils se rembarqueront.

Les derniers mendiants qui vous chantaient aux portes,
Si beaux qu'on les eût pris pour des portraits d'aïeux,
Chercheront à l'écart un lit de feuilles mortes
Où mourir, comme on meurt chez nous, — silencieux !

Sône

DANS un coffret de vieux chêne
Mon cœur jeune est enfermé.
Quand ma mort sera prochaine,
Vous direz à mon aimé;

Vous direz à mon aimé,
Quand ma mort sera prochaine,
Que mon cœur est enfermé
Dans le coffret de vieux chêne.

Sur le coffret de vieux chêne
Par un artisan famé
Vous ferez sculpter la chaîne
Qui me lie à mon aimé.

Une chaîne en fleurs de mai
Qui s'enroule autour du chêne,
Pour que mon cœur embaumé
Sente moins la mort prochaine.

L'amour est comme une chaîne
Qui vous lie au seul aimé.
Dans un coffret de vieux chêne
Mon cœur gît inanimé.

La

Chanson des pêcheuses de nuit

Ar merc'hedigou zav ho broz
Vit mont da besketa d'ann noz[1].

Sur la grève nue, aux soirs de mer basse,
La procession des fillettes passe.

La grève blanchit comme un pré tondu;
Le foin de la mer y sèche étendu.

Les filles du port vont, une par une,
Pêcher les lançons au clair de la lune.

1. *Les fillettes troussent leur jupe*
Pour s'en aller pêcher la nuit.

Un mouchoir autour de leurs cheveux bruns
Pour les préserver du sel des embruns,

Et toutes en mains ayant leurs faucilles,
Au clair de la lune ainsi vont les filles;

Mais dans les rochers guettent les garçons,
Et l'on fait à deux la pêche aux lançons.

Le chant des vieilles maisons

A M. Sully-Prudhomme.

Je vous aime, ô vieilles maisons
Que ma jeunesse a traversées !
Sur de magiques horizons,
Vous vous dressez en mes pensées.

Vos fenêtres ont des regards,
Et vos vitres sont des prunelles,
Des yeux étranges de vieillards,
Mirant des choses éternelles.

Les souvenirs des morts chéris
Prennent des formes de colombes
Pour s'abriter dans vos murs gris,
Vos murs fleuris de fleurs des tombes.

Sur les marches de votre seuil,
L'ombre des ancêtres s'allonge :
Pieuses, vous portez leur deuil
Après avoir bercé leur songe.

*
* *

J'en sais une, au fond d'un courtil...
Des pleurs coulent à ses croisées,
Depuis qu'aux chemins de l'exil
Nos âmes traînent, dispersées.

Car nous nous sommes tous enfuis...
Quelqu'un a fermé la barrière ;
Et la vieille maison, depuis,
Est comme restée en prière.

Maison veuve, cœur déserté,
Gémis, pauvre maison bretonne,
Sur le jardin vide en été,
Sur l'âtre muet en automne !

— « Où sont-ils ce soir, les absents ? »
Ainsi tu songes, désolée.
La vie est pleine de passants,
La mort seule, hélas ! est peuplée.

Il te souvient du « tout petit » ?
Avec les oiseaux de passage,
Un soir qu'il ventait, il partit.
Les vents fous en ont fait un sage.

Et si tu lui criais : reviens !
Hélas ! il reviendrait peut-être,
Mais si vieux que tes murs anciens
Pleureraient de le reconnaître.

Ne souhaite pas ces retours
Plus affligeants que les partances !
Laisse errer au fleuve des jours
L'épave de nos existences.



O notre logis d'autrefois,
Ma maison, l'unique, la seule,
Dans ma mémoire, je te vois
Comme une chère et blanche aïeule.

Un ange grave me sourit
Dans l'embrasure de la porte,
Et c'est le caressant Esprit
De mon enfance à jamais morte.



Je suis un chanteur de chansons ;
A tous les logis je fais halte.
Mais, au seuil des vieilles maisons,
Mon cœur vibre, ma voix s'exalte.

Mon cœur s'élance dans ma voix,
Comme un rossignol dans un hêtre...
C'est qu'alors, c'est qu'alors je vois
Ma vieille maison m'apparaître.

Quand s'éteindra mon soir dernier,
Que du moins près d'elle on me trouve !
Puisse un matinal cantonnier
Ramasser mon corps dans la douve !

Qu'on l'enterre, ce pauvre corps,
Sous l'âtre de la maison-vieille ;
Et qu'au pays où sont les morts
Mon âme, en chantant, se réveille !

Sur le chemin d'exil

DIEU fasse de longs jours prospères,
O mon pays, à tes maisons !
Puissent, auprès de leurs vieux pères,
Y vieillir les jeunes garçons !

J'ai laissé le pays que j'aime
En un rêve calme endormi.
Les marches de l'escalier même
Sous mon départ n'ont point gémi.

Or, voici qu'un soleil de joie
Se lève dans le ciel d'avril.
La route blanche au loin poudroie,
Et c'est la route de l'exil.

Nul ne m'a tiré par la manche
Pour me crier : Reste avec nous !
Sur la grand'route, morte et blanche,
Sonnent seuls mes souliers à clous.

Dors, mon pays, je te pardonne !
J'ai cependant le cœur navré,
Mais c'est pour la coiffe bretonne,
Qui là-bas sèche au bord d'un pré.

En passant, je l'ai reconnue...
Celle qui la mettra demain
Disait qu'elle serait venue
Me « bonjourer » sur le chemin.

Mais, hélas ! elle aussi repose
Dans son lit de chêne sculpté.
C'est en vain qu'à sa porte close,
Comme un chien perdu, j'ai gratté.

Francéa Rannou

VOULEZ-VOUS savoir comment on l'appelle ?
Les gens du pays diront : C'est la Belle !
Ses parents diront que c'est Francéa,
Francéa Rannou, de Sainte-Tryphine !
Dieu la fit très douce et la fit très fine,
Quand il la créa

Je sais quant à moi qu'elle est ma maîtresse !
Que sa nuque est blanche, et blonde sa tresse,
Blonde comme un pain que l'on sort du four ;
Je sais qu'aux pardons nous dansons ensemble ;
Qu'auprès de son cœur mon cœur à moi tremble
La fièvre d'amour.

Voulez-vous savoir quelle est sa demeure ?
D'aucuns vous diront — mais ce n'est qu'un leurre
Qu'à Sainte-Tryphine elle a son manoir !
A Sainte-Tryphine elle a sa famille ;
Mais elle est en moi qui chante et babille
Du matin au soir.

La lépreuse

Monna Keryvel met pour aller paître,
Pour aller, aux champs, paître ses brebis,
Avec sa croix d'or qu'a bénite un prêtre,
Monna Keryvel met ses beaux habits.

Un doux cavalier s'en vient d'aventure :
Il a « bonjouré » Monna Keryvel,
C'est un fils de noble, à voir sa monture,
Et son parler fin sent l'odeur de miel.

Monna Keryvel n'a su que répondre
Au doux cavalier qui la bonjoura ;
Mais son joli cœur s'est mis à se fondre,
Monna Keryvel demain pleurera.

Le cœur qui se fond en larmes ruisselle...
Le vent de la nuit traverse les cieux.
Quand le cavalier repartit en selle,
Le cœur de Monna pleurait dans ses yeux.

*
* *

A l'aube, le coq a chanté l'aubade :
Monna Keryvel à sa mère a dit :
— L'enfant de ma mère a le cœur malade
Et le mal qu'elle a, c'est le « mal maudit ».

— Monna, n'en ayez angoisse trop grande.
On vous bâtira, pour y demeurer,
Une maison neuve, au haut de la lande,
Où vous pourrez, seule, en secret pleurer.

Vous pourrez pleurer dans la maison neuve,
La nuit et le jour, été comme hiver ;
Et les gens croiront que c'est une veuve
Pleurant son marin qui mourut en mer.

— Dans la Lande-Haute, il fera bien triste.
Donnez-moi du moins, en l'honneur de Dieu,
Servante ou valet, quelqu'un qui m'assiste
Pour laver mon linge et souffler mon feu.

— Monna, vous n'aurez valet ni servante.
Dans la maison neuve, hélas ! vous vivrez,
Seule avec le vent, le vent dur qui vente
Sur la Lande-Haute au pays d'Arez.

***

Monna Keryvel, de la Lande-Haute,
Fais-toi belle et mets ta croix à ton cou ;
Un cavalier doux a grimpé la côte...
Mais c'est l'épouseur des mortes, l'Ankou !

Jeanne Larvor

C'EST une histoire lamentable
Qu'on m'a contée un soir d'hiver.
Les vaches meuglaient dans l'étable,
Et le vent soufflait de la mer.

I

Jeanne Larvor fait la lessive
Au presbytère du Moustoir...
Qu'a donc, pour la rendre pensive,
L'eau qui jaillit de son battoir?

Dès qu'une goutte l'éclabousse,
Elle rougit, rougit encor...
Sur quelle herbe et dans quelle mousse
A donc marché Jeanne Larvor ?

« Holà ! Jeanne ! vraiment, il semble
Que vos yeux ont déjà pleuré.
Ne peut-on sans que la main tremble
Tordre le linge d'un curé ?

» Passe encore, si c'était le Pape ! »
Laissant jaser, à tour de bras
Jeanne tape toujours, et tape
Sur les serviettes, sur les draps...

Jeanne Larvor est fiancée
A Jean Garel le Guénédour...
Fille éprise, gorge oppressée ;
Soupir de femme, appel d'amour !

« Hé ! patience, la petite !
Si c'est d'un mari qu'il vous chaut,
Sachez qu'il vient souvent trop vite,
Et ne part jamais assez tôt ! »

Ainsi propos et railleries
Autour de Jeanne vont pleuvant...
La lessive, dans les prairies,
Comme des voiles claque au vent.

Mais Jeanne garde son mystère,
Jeanne Larvor ne semble voir
Que le linge du presbytère
Dans l'eau mousseuse du lavoir.

Ses oreilles, elle les bouche ;
Les bourdons de l'essaim moqueur
Ne pourront cueillir sur sa bouche
Le miel déposé dans son cœur.

II

« Fine aube de séminariste,
Dis à celui qui te mettra
Qu'en te lavant Jeanne était triste,
Qu'en te lavant Jeanne pleura.

» Dis-lui que l'ajonc, dans la lande,
En séchant persiste à fleurir ;
Dis-lui qu'une amour forte et grande
Peut saigner longtemps sans mourir.

» Quand par-dessus toi, pour la messe,
Il mettra la chasuble d'or,
Dis-lui qu'en sa jeune promesse
Mon amour trompé croit encor.

» Jean Garel, du pays de Vannes,
Voudrait mon cœur avec ma main ;
Mais l'eau s'écoule où sont les vannes ;
Le cœur aussi n'a qu'un chemin.

» Mon cœur, mon triste cœur chemine
Obstinément, par le sentier
Où mon doux clerc à fière mine
M'aima pendant un soir entier ;

» Et de ce soir mon âme est pleine ;
Mon âme est comme un champ vermeil
Où s'exhale en plaintive haleine
Le dernier souffle du soleil ? »

III

A coups lassés l'Angélus tinte.
La suprême clarté du jour
Dans l'eau du lavoir s'est éteinte;
L'étoile y scintille à son tour.

Et c'est la messagère agile,
L'étoile aux doux reflets chanteurs,
Qui vers le Dieu de l'Évangile
Guidait l'hosannah des pasteurs.

Pâle étoile de Galilée,
A ton appel, dans le ciel bleu,
Jeanne Larvor s'en est allée;
L'as-tu conduite jusqu'à Dieu?

Hélas! à Nizilzi, dans l'onde,
Un corps jeune est soudain tombé :
Un jeune corps de fille blonde...
De profundis, monsieur l'abbé!

Sous leur faix mouillé qui s'égoutte,
Les laveuses grimpent au loin,
Grimpent la rude et verte route
Qui sent si bon l'odeur de foin.

Et, somnolant sur son bréviaire,
Le nouveau prêtre du Moustoir
Se berce à des bruits de rivière
Qui chantent dans la paix du soir.

Et seule, sur la jeune fille
Qui fut jadis Jeanne Larvor,
Scintille au ciel, dans l'eau scintille
Une étoile, un large pleur d'or...

A la grand'messe

A la grand'messe quand je vais,
Je prierais bien, si je pouvais;
Mais, par derrière,
Contre ma chaise, à deux genoux,
Est une fille aux grands yeux doux
Qui me trouble dans ma prière.

Quand j'égrène le chapelet,
C'est comme si ma main tremblait,
Tremblait la fièvre;
Et quand je vais pour dire *Ave,*
C'est le nom de Léna Calvé
Qui passe en chantant sur ma lèvre!

Dans la Vierge, la Vierge d'or,
C'est Léna que je vois encor;
C'est encore elle
Qui, dans les saintes des vitraux,
Rayonne à travers les carreaux
Comme une fleur surnaturelle.

Léna Calvé, de Kerguidu,
On dit que vos yeux ont perdu
Des milliers d'âmes...
Léna Calvé, vos yeux sont doux,
Et je ne sais prier que vous :
Soyez bénie entre les femmes !

Chanson de bord

Mon cœur est sur ton amour,
Comme est la barque sur l'onde.
Mon cœur vogue, nuit et jour,
Sur ta grande amour profonde.

S'il a bon vent et ciel clair,
J'en bénirai Notre-Dame.
La mer est fausse : la mer
Est moins fausse que la femme!

Où le mèneront les flots
Mon cœur vogue à l'aventure...
Entends-tu les matelots
Fredonner dans la mâture?

6.

Aux longs cils baissés du soir
Tremble la première étoile ;
Pour pilote, j'ai l'espoir...
Ho!... larguez toute la toile!

Mon cœur s'en va, mon cœur fuit ;
Après le flot, le flot passe.
L'aile triste de la nuit
Plane, immense, dans l'espace.

Je ne sais pourquoi j'ai peur !
Un courlis traverse l'ombre :
Amour de femme est trompeur,
Et je sens mon cœur qui sombre !

Demain, quand poindra le jour,
Comme une épave livide,
Flottera sur ton amour
Mon cœur brisé, mon cœur vide!

Et l'on inscrira mon nom
Dans un vieux porche d'église :
« Perdu corps et biens ! » Mais non !
Qui sait quand un cœur se brise?

Un manuscrit

Je viens de lire un vieux livre,
Un vieux livre manuscrit,
Où, vaguement, on sent vivre
Un étrange et doux esprit.

Et je songe à quelque ancêtre
Qui, sachant que je naîtrais,
Sur le bord de sa fenêtre
Fit pour moi ces vers secrets.

*
* *

« Quand je choisis ma maîtresse,
J'étais encore au berceau.
C'est avec une caresse
Qu'on apprivoise un oiseau...

» Connaissez-vous la fontaine
Qui dort à l'ombre des houx ?
Le plus vaillant capitaine
N'y vient boire qu'à genoux.

» Une fée à tresse blonde,
Une fée au teint de lait
Souriait, dit-on, dans l'onde,
Quand un passant la troublait.

» Or, plus grand, j'ai voulu boire
A la source, et je n'ai vu
Qu'une bourbe dont l'eau noire
M'a fait mal, quand j'en ai bu. .

» — Va savoir, me dit ma mère ;
Prends cent écus ! — Je les pris.
Mais la saveur tant amère
Me suivit jusqu'à Paris.

» Au fond de mon écritoire,
Au milieu des livres lourds,
J'entendais la source noire
Bruire toujours, toujours ;

» Et plus ardent à ma lèvre
Remontait le mal vainqueur,
L'éternelle, l'âpre fièvre,
L'inoubliable rancœur... »

***

Le Celte, ici, faisait trêve
A ce triste souvenir
Et, hanté d'un mauvais rêve,
Dédaignait de le finir.

Tournons la page… Il bruine :
Sur un fuyant horizon
Tremble la vision fine
Du pays, de la maison !

*
* *

« Coiffé d'ardoises moussues,
Mon toit natal a grand air
Et, par toutes ses issues,
Rit au rire de la mer.

» Sur le seuil est une vieille
Qui file, file, en chantant,
Et soudain prête l'oreille
Au moindre pas qui s'entend.

» Ses yeux ont vu tant de choses
Qu'ils se sont décolorés.
Ses paupières restent closes
Sur les deuils qu'elle a pleurés.

» Ses yeux sont comme une brume
Qui descend avec le soir.
Je parais... En eux s'allume
Une flamme douce à voir;

» Une flamme pâle et grise
Soudain brille dans ses yeux,
Comme en un recoin d'église
Un cierge mystérieux.

» Et je dis : Bonjour, ma mère !
Et c'est fini pour le coup
De la vieille chose amère,
De la source de dégoût !

Mais non ! Le lit où je couche
A vu mourir mes aïeux,
Et j'entends crier leur bouche,
Et je sens pleurer leurs yeux.

Larmes lourdes et funèbres !.
Mon cœur se remplit d'émoi ;
Et la source de ténèbres
Se remet à sourdre en moi !... »

*
* *

C'est la chanson de mystère
Qu'à voix basse il faut chanter,
Quand au clocher solitaire
Le glas finit de tinter.

Tout le long de la nuit

A hyd an Noz.
(Refrain écossais.)

JADIS, au fond pur de mon âme,
Des étoiles voguaient sans bruit ;
Et c'étaient des yeux clairs de femme
Qui brûlaient d'une douce flamme,
Tout le long, le long de la nuit !

Les étoiles se sont éteintes,
Mon âme est comme un ciel détruit
Où l'on entend gémir les plaintes
De mes remords et de mes craintes,
Tout le long, le long de la nuit.

Mes larmes mirent comme un fleuve
Le firmament que reconstruit,
Sur mes ruines d'âme veuve,
Une espérance toujours neuve
Plus éternelle que la nuit.

Sône

A M. Renan.

Si j'écris ce poème, il sera doux, très doux,
Comme ceux que fredonne
L'âme des vieux rouets, des rouets de chez nous,
Aux doigts ensommeillés des fileuses d'automne.

Et vous le chanterez dans tout le « pays noir »,
Pâtres de la montagne,
Avec qui, chez mon père, aux écoles du soir,
J'apprenais le français pour chanter la Bretagne.

*
* *

Je suis un cloarec, je reviens de Paris,
J'ai vu la capitale;
Je sais qu'il n'est de ciel peuplé que le ciel gris,
De terre sûre au pied que la terre natale.

Je n'ai point dit ma peine aux hommes de là-bas,
J'ai fait comme le mousse
Qui, par les mauvais temps, grimpe au plus haut des mâts
Pour relire en secret les lettres de sa douce.

Hélas! elle n'est plus la douce que j'aimai
D'un grave amour de Celte,
Une douce aux yeux purs comme les nuits en Mai,
Blonde comme les blonds épis, et, comme eux, svelte.

Vous avez vu sécher, à l'entour du lavoir,
La lessive neigeuse?
Aussi blanche, aussi fraîche était sa gorge à voir;
Elle n'avait pour nom que Nannic la songeuse.

Car elle était pareille aux Saintes Vierges d'or
Qui sont dans nos chapelles;
De peur de réveiller l'Enfant Dieu qui s'endort
Elles n'osent sourire et n'en sont que plus belles.

Ce fut un soir d'Avril, le soir où j'eus vingt ans,
Que je passai près d'elle.
Les Avrils de Paris sont comme nos printemps,
Et l'amour fait son nid quand revient l'hirondelle.

Ce fut un soir d'Avril que je la rencontrai,
Au sortir des « Prières ».
Je savais qu'elle était du grand pays pleuré,
Où fleurit l'ajonc vert constellé de bruyères.

Je savais que sa mère et ma mère (que Dieu
Fasse paix à leurs âmes!)
En même enclos dormaient sous le firmament bleu,
Et c'est pieusement d'Elles que nous causâmes.

La rue où nous marchions avait des airs cloîtrés
De calme monastère;
Tels nos bourgs assoupis, quand sur les monts d'Arez
Les couchants de Bretagne ont versé leur mystère.

Loin, très loin, se perdait la troublante rumeur
Des choses de la ville :
On eût dit, maintenant, le murmure endormeur
Qui sur nos grèves monte avec la mer tranquille.

Et nous l'avions en nous la paix de tes couchants,
Terre des âmes grises !
Nous allions dans Paris comme à travers tes champs,
Et ton odeur salée ondulait dans les brises.

Où fut Paris, voici la lande, et l'ajonc d'or,
Fleur de la solitude,
Et le ciel résigné, le ciel grave d'Armor,
Aux yeux pleins de tristesse et de mansuétude;

Les chemins qu'un ruisseau creuse au flanc des talus,
Et la plainte sonore
Des glas du soir, guidant vers ceux qui ne sont plus
Le fidèle regret de ceux qui sont encore;

Les christs qu'on a cloués avec des clous de fer
Aux « pierres des ancêtres[1] »,
Et les fils du Trégor, épouseurs de la mer,
Et les gars du Léon, tous marchands ou tous prêtres.

1. Meïn ar re goz. *On désigne souvent ainsi les menhir.*

Toute la noble race affronteuse des ans,
La race patriarche,
Nourrice de marins, mère de paysans,
Nous la sentons qui vit, nous la voyons qui marche.

Les cloches du printemps tintent les carillons
Pour les saints qu'on renomme.
Le blé qui va mûrir verdit dans les sillons,
L'amour qui va germer tressaille au cœur de l'homme.

C'était jour de pardon aujourd'hui quelque part,
Et voilà, ce nous semble,
Que le pardon fini, la nuit pleine, très tard,
Par les sentiers perdus nous revenons ensemble.

Dans le firmament pâle un clair de lune luit...
Vêtu de gazes blanches,
Le grand peuple muet des formes de la nuit
Se lève, et des baisers frissonnent sous les branches.

Ame des soirs bretons, des soirs religieux,
Que Dieu te le pardonne!
C'est toi qui nous as dit, par les champs, par les cieux,
D'aimer pieusement à la façon bretonne!

Nous nous sommes aimés!... Si je savais des vers
Pour exprimer ces choses,
Je les ferais puissants comme les rouvres verts,
Et je les ferais doux comme l'odeur des roses.

Mais le secret est mort des vers forts et naïfs
Que des foules entières,
Avides, écoutaient chanter sous les vieux ifs
Par de vieux mendiants, dans nos vieux cimetières.

*
* *

Non! je n'écrirai pas ce poème! Pasteurs,
Retournez à vos chèvres!
L'hiver a moissonné les vagabonds chanteurs
Et le sône d'amour s'est flétri sur nos lèvres!

Cloches de Pâques

A Louis Tiercelin

Voici les cloches revenues!
Les Pâques ont sonné dans l'air,
Et le printemps rit sur la mer
Dans le sourire blond des nues.

Voici venir par les chemins
Les croyants, les porteurs de palmes;
Ils ont la foi dans leurs yeux calmes,
Et des rosaires dans les mains.

Des couronnes de primevères
Au front des Dieux morts vont fleurir ;
On entend des sèves courir
Dans le granit des vieux calvaires...

Des pêcheurs ont vu, sur les eaux,
Blanchir la robe du Doux Maître...
Les enfants qui viennent de naître
Ont bégayé dans leurs berceaux.

Et, sous le porche de l'église,
Les Saints tressaillent, rajeunis
De sentir éclore des nids
Dans leurs manteaux en pierre grise.

*
* *

C'est fini des tristes hivers...
Ces moissonneurs de choses mortes
N'iront plus de portes en portes
Geignant le cri des « pillawers ».

Carillonnez, Pâques fleuries!
Voici les Temps, les Temps Nouveaux!
Déjà hennissent les chevaux
Dans la liberté des prairies.

Des souffles, de grands souffles fous,
Traversent la mer Atlantique,
Et la noble ivresse celtique
A gonflé les sacs–binnious!

Nuit d'étoiles

Voici venir la calme nuit!
La terre en est comme bercée;
Hors de nous elle éteint le bruit,
En nous elle endort la pensée!
Voici venir la calme nuit.

Les bois s'emplissent de mystère,
Comme si Dieu subitement
Leur faisait signe de se taire
Pour écouter le firmament.
Les bois s'emplissent de mystère.

Les étoiles viennent et vont,
Comme des flambeaux qu'on promène ;
Leur regard magique et profond
Semble veiller l'angoisse humaine.
Les étoiles viennent et vont.

Une pitié douce est en elles
Pour les peines dont nous souffrons ;
Elles se penchent, maternelles,
Sur la tristesse de nos fronts.
Une pitié douce est en elles.

Étoiles, étoiles des cieux,
Regards des morts que nous aimâmes,
Si Dieu laissait mourir vos yeux,
Le ciel s'éteindrait dans nos âmes,
Étoiles, étoiles des cieux.

Jeanne Lezveur

I

PLUS fière qu'une châtelaine,
Jeanne Lezveur, de Kerprigent,
Ne daignerait filer la laine,
Si le fuseau n'était d'argent.

« Jeanne la blonde, on vous appelle
La fleur des filles en Trégor ;
Mais fussiez-vous encor plus belle,
Et fussiez-vous plus blonde encor,

» Si vous m'en croyez, faites trêve
A vos clins d'œil, si fins, si doux ;
Celui dont vous rêvez en rêve
Ne sera jamais votre époux.

Jeanne Lezveur a l'âme triste,
Jeanne Lezveur, de Kerprigent,
Brode des mouchoirs de batiste
Qu'elle ourle avec du fil d'argent.

Elle relève sans courage
Son dé qu'elle avait laissé choir.
Comme une pluie, un soir d'orage,
Ses pleurs tombent sur le mouchoir.

« Ce sont nouvelles mal sonnantes,
Mais, ne vous en déplaise, on dit
Que, pour étudier à Nantes,
Un cloarec, hier, partit... »

II

Jeanne Lezveur s'en est allée,
Devers la brune, à Kerantour...
Les cloches à lente volée
Sonnent le glas, le glas d'amour.

Le Karduner l'a reconnue
Sous sa coiffe de femme en deuil.
Pour lui souhaiter bienvenue,
Il s'est avancé jusqu'au seuil.

— « Est-ce la sueur ou la pluie
Qu'à vos cils blonds on voit perler ? »
— « Ce sont mes larmes que j'essuie ;
Jean Karduner les fait couler. »

— « Seyez-vous, ô douce gentille ! »
— « Que je sache, avant de m'asseoir,
Si je dois être belle-fille,
Vieux Karduner, en ce manoir ;

» Ou s'il est vrai, comme on raconte,
Que votre fils clerc m'a menti,
Et, me laissant avec ma honte,
Avec son parjure est parti. »

— « Jeanne Lezveur, prenez à droite !
A dit l'ancêtre, le *penn-ti* [1],
Vous verrez une sente étroite :
Par cette sente il est parti ! »

1. *Chef de ménage.*

Jeanne Lezveur s'en est allée ;
Elle a chaussé ses souliers fins,
Et, légère, mais désolée,
Elle a pris le sentier des pins !

Et les pins, dans leur langue douce,
Compatissent à son malheur,
Et ses pieds, en foulant la mousse,
Font de la mousse sourdre un pleur.

La lune, pâle fiancée,
Ouvre la porte de la nuit,
Et, comme Jeanne délaissée,
Chemine comme elle sans bruit.

III

Cependant, au bord de la route,
Adossé contre le talus,
Un cloarec pensif écoute
Tinter les derniers angélus.

Ses livres, dans l'herbe froissée,
Gisent, et les feuillets déteints,
Aux caresses de la rosée,
Sentent frémir leurs chants latins.

Tel, le cœur du séminariste
Tressaille, et son ancien amour
Se reprend à fredonner triste
L'air qu'il croyait mort sans retour.

Et c'est le chant, le chant profane,
(Le clerc rougit en y songeant),
C'est le doux air que chantait Jeanne,
Jeanne Lezveur, de Kerprigent.

IV

« Que Dieu me pardonne !... C'est Elle,
C'est Jeanne qui s'en vient là-bas,
Avec sa jupe de dentelle
Qui se retrousse sur ses bas ;

» Et sa lèvre aussi le fredonne,
Le chant triste, le chant d'émoi
Qui, pareil aux souffles d'automne,
Tout à l'heure pleurait en moi... »

Tout s'est tu... Les feuilles jaunies,
Telles que des oiseaux blessés,
Tombent des branches dégarnies,
En silence, dans les fossés.

V

Le lendemain, à l'aube grise,
Karduner le vieux, dans sa cour,
Regardait, en bras de chemise,
Partir ses gens pour le labour.

Lors, parut, pliant sous sa charge,
Une chercheuse de bois mort :
« A ton chariot le plus large,
Attelle ton bœuf le plus fort !

» Là-haut, parmi les feuilles jaunes,
Sont deux cadavres enlacés,
Pour qui les grands pins monotones
Chantent le chant des trépassés !... »

Elle dit. Le soir, la barrière
Restait ouverte à Kerantour,
Et, pour la funèbre prière,
Entraient des pâtres d'alentour.

Sur la table de la cuisine
Les morts côte à côte allongés,
A la lueur d'une résine,
Dormaient, veillés par les bergers !...

Ainsi mourut, sans qu'on sût comme,
Pour avoir offensé l'amour,
A la fleur de son âge d'homme,
Le fils aîné de Kerantour.

Ainsi mourut, en mi-novembre,
Jeanne Lezveur, de Kerprigent,
Les prés étant couleur de l'ambre,
Et les ruisseaux couleur d'argent !

Vœu

C'EST par un soir de Mai que je voudrais mourir.
Les soirs de Mai sont beaux; la terre va fleurir;
L'air est comme peuplé de voix inentendues,
Et l'on sent Dieu qui passe au fond des étendues.
Dans les lointains, ainsi qu'une paupière d'or,
S'abaisse le couchant sur la mer qui s'endort.
Les nuages, vêtus de gaze aux longues franges,
Glissent, furtifs et doux, et c'est comme un chœur d'anges
Qui des hauteurs du ciel descendraient vous chercher.

Le paisible angélus de quelque vieux clocher
Tinterait seul mon glas aux paroisses prochaines.
Dans les sentiers bretons pleureraient les grands chênes

Le laboureur tardif qui s'en vient en chantant
Vers sa maison de chaume où le sommeil l'attend,
Se signerait la bouche, en fermant la barrière,
Et, sans savoir mon nom, m'enverrait sa prière.

La paix du soir invite à de vastes oublis.
En Mai, l'espace ondule, et, derrière ses plis,
On entend, on voit presque errer la grande chose;
La pierre du tombeau n'est plus la porte close;
Tout rassure. Et la nuit, l'auguste nuit d'été
Verse à la lèvre humaine un goût d'éternité.
L'œil qu'on ferme ici-bas là-haut s'éveille étoile;
Le silence a chanté, l'inconnu se dévoile,
Comme un seuil lumineux, le ciel semble s'ouvrir...
C'est par un soir de Mai que je voudrais mourir

Le long de ma route

A madame Gaston Deschamps.

Le long de ma route incertaine,
Quand je me retourne, je vois,
Comme un horizon de grands bois,
S'enfuir ma jeunesse lointaine,
Verte encor d'un vert d'autrefois !

Elle fuit dans une ombre douce...
Oh ! l'exquise odeur de printemps !
Lorsque je fais halte, j'entends
S'égoutter, claire, dans la mousse,
La source d'or de mes vingt ans !

Quand j'aurai terminé ma course,
Quand je verrai monter d'ailleurs
L'aube des jours qu'on dit meilleurs.
Agenouillé sur cette source,
J'y puiserai mes anciens pleurs.

Et je reboirai goutte à goutte,
Longuement je savourerai
Ce pleur que mes yeux ont pleuré
Au temps où tu fleurissais toute,
Ma jeunesse, printemps sacré.

Le chant de ma mère

Le chant que me chantait naguère
Ma mère douce, au long des nuits,
A dû mourir avec ma mère...
Nul ne me l'a chanté depuis.

Et c'est en vain qu'au seuil des portes
Obstinément je l'ai quêté.
O ma mère, tes lèvres mortes
Dans la tombe l'ont emporté.

En vain, sous les lampes huileuses,
J'ai fait, dans l'âtre des maisons,
Sourdre au cœur des vieilles fileuses
L'eau vive des vieilles chansons.

La berceuse qui me fut chère,
Le doux chant naguère entendu,
Le chant que me chantait ma mère
Avec ma mère s'est perdu.

Mais aux heures, aux heures chastes
Où les nocturnes ciels d'été
Nous haussent sur leurs ailes vastes
A des songes d'éternité,

Je vois soudain, dans ma mémoire,
Champ du repos peuplé d'aïeux,
Circuler la grande ombre noire
D'un laboureur mystérieux.

Sa charrue étrange et sacrée
Ouvre au loin des sillons mouvants,
Et fait, de la terre éventrée,
Jaillir des morts restés vivants.

Muet, sur les fosses rouvertes,
Je l'entends aller et venir
Ce grand faiseur de découvertes
Qui se nomme le Souvenir.

Et, hors des glèbes retournées,
Se lèvent d'antiques moissons
Où court, dédaigneux des années,
Le pied nu des jeunes chansons.

Et le chant, le chant dont ma mère
Berça mon somme au temps jadis
Exhale en moi l'odeur légère
D'un fin bleuet du paradis.

Les troupeaux de l'air

COMME des vaches au poil roux
Qui, le pas lent et les yeux doux,
Vont à de lointains pâturages,
Dans le ciel pur, lavé d'hier,
Humide encor des grands orages,
Les nuages passent dans l'air.

Quelqu'un est là-haut qui les garde,
Et la Bretagne les regarde
Défiler paresseusement.
C'est la vieille qui, près de l'âtre,
Sur son rouet va s'endormant
Au bruit de la chanson d'un pâtre.

Passez, passez, troupeaux de l'air,
Nuages qui paissez la mer !
Et que la Bretagne sommeille !
Que toujours vienne voltiger,
Autour de sa pieuse oreille,
La chanson du divin berger.

Qu'elle dorme, la bonne vieille !
Que jamais elle ne s'éveille !
Qu'elle rêve (le rêve est doux),
Tandis que dans le souple espace,
Comme des vaches au poil roux,
Le troupeau des nuages passe.

Qu'elle rêve !... Tout en dormant
Ses yeux mi-clos, au firmament,
Suivent les lentes vaches rousses,
Et de longs pleurs délicieux,
Les pleurs naïfs des races douces
Tombent en perles de ses yeux.

Berceuse d'Armorique

Plac'had ann ôd a gan eur gân
Hac a zo trist, hac a zo splân.

DORS, petit enfant, dans ton lit bien clos;
Dieu prenne en pitié les bons matelots !

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Quand tu seras mousse, hélas ! c'est le vent
Qui te bercera dans ton lit mouvant.

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Déjà dans ton âme a chanté la mer
Son chant doux aux fils, aux mères amer.

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Au Pays du Froid[1], ton père a sombré.
Tu naissais alors, je n'ai pas pleuré.

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Au Pays du Froid, la houle des fiords
Chante sa berceuse en berçant les morts.

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Dors, petit enfant, dans ton lit bien doux,
Car tu t'en iras comme ils s'en vont tous.

1. Brô ar riou; *on désigne souvent ainsi l'Islande ou Terre-Neuve.*

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Tes yeux ont déjà la couleur des flots.
Dieu prenne en pitié les bons matelots !

— Chante ta chanson, chante, bonne vieille !
La lune se lève et la mer s'éveille.

Car c'est pour les flots que nous enfantons ;
Tous meurent marins, qui sont nés Bretons.

La

Chanson de ma nourrice

Il me souvient d'une ballade
Que ma nourrice à faible voix
Me chantait, quand j'étais malade,
Autrefois.

« C'étaient deux marins du même âge
Qui s'étaient connus tout petits,
Et qui s'aimaient. Un soir, tous deux étaient partis
Pour on ne sait plus quel voyage.
Ils étaient partis, tous les deux,
Tous deux braves marins, tous deux bons capitaines,
Pour on ne sait plus trop quelles plages lointaines,
Et, depuis, on n'a pas entendu parler d'eux. »

Nourrice, j'en ai bien vu d'autres
Qui s'aimaient et qui sont partis,
S'étant connus, comme les vôtres,
Tout petits.

« On chuchotait, mais sans y croire,
Sur le quai, la nuit du départ,
Qu'ils avaient entrepris d'aborder quelque part
Dans un pays nommé la Gloire.
Par exemple, on disait encor
Qu'un long pavillon vert flottait à leur grand'hune,
Et qu'on pouvait du port y lire au clair de lune
Le nom de l'Espérance écrit en lettres d'or. »

Ce pavillon vert qu'on arbore
Au départ, et qui claque au vent,
N'est, hélas ! qu'un haillon sonore,
Trop souvent.

« Combien ont fait le tour du monde,
Qui sains et saufs sont revenus !
Mais ces deux-là sont morts, sous des cieux inconnus,
Dans l'oubli de la mer profonde.

Ils sont morts, ils sont morts tous deux,
Tous deux braves amis, tous deux bons capitaines,
Sans avoir abordé dans les plages lointaines,
Et les poissons d'argent n'ont rien épargné d'eux. »

Oh ! la triste, triste ballade,
Que ma nourrice à faible voix
Me chantait, quand j'étais malade,
Autrefois !

La

Chanson de la mal mariée

En jupon de rouge futaine,
Autrefois, quand j'allais aux prés,
Je mirais des galons dorés
Dans l'eau verte de la fontaine.

Maintenant, l'eau verte se rit
De mes haillons de laine rousse,
Et j'entends, j'entends sous la mousse
Se gausser un méchant esprit

Lorsque les conscrits de la reine,
Autrefois, rentraient au pays,
Disaient-ils pas, tout ébahis :
« Tudieu ! c'est notre souveraine ! »

Et c'est moi, Fanchon, qui passais.
Royale, sur ma jument grise;
Je me fâchais de n'être prise
Que pour la Reine des Français !

Et maintenant, la tête basse,
Les mendiants, tortus, boiteux,
Plaignent Fanchon, quand devant eux
L'ombre de ma misère passe.

Je rêvais d'un beau clerc vainqueur,
A la longue et fine parole
Qui, telle qu'une banderole,
Eût enlacé vingt fois mon cœur.

L'homme à qui je songeais en songe
Est venu, m'a prise, et voici
Que, dans la lande du souci,
Mon cœur paît au bout d'une longe.

Filles, mes sœurs, pleurez mon deuil.
Au foyer clair de la famille,
Il n'est que d'être jeune fille !
Femme, on grelotte sur le seuil.

Le vent d'hymen souffle à vos portes,
Et vous dites, le rire aux yeux :
« C'est de l'or qui tombe des cieux. »
Hélas ! ce sont des feuilles mortes.

Filles, mes sœurs, tout ment, tout ment
A la fille qui se marie.
C'est le jardin de duperie
Où ne fleurit que le tourment.

Priez Dieu qu'il vous garde sages !
Mais, hélas ! vous ne m'en croirez
Que lorsque vos galons dorés
Pendront, flétris, à vos corsages.

Comme moi, vous irez alors
Pleurant votre jeunesse en route.
Vous serez la chèvre qui broute
L'herbe mauvaise du remords.

Vaines attentes

I

La pluie au vent de mer s'égoutte
Dans la barbe verte des pins ;
Et des femmes suivent la route,
Qui vont au bourg pétrir leurs pains.

Sous la mouvante capeline,
Leur face rosée, au ton clair,
Sent bon la bonne odeur saline,
L'odeur de flot qui dort dans l'air.

Et ce sont des filles de grève
Qui vont entre elles devisant
De l'homme qui les hante en rêve,
Toujours aimé, — toujours absent !

II

Ils sont là-bas, dans les eaux mornes,
Les fiancés et les époux ;
Autour d'eux est la mer sans bornes,
Et sur eux le firmament roux.

De longs voiles tissés de brume
Pendent du haut du ciel muet...
En Bretagne un foyer s'allume.
Et voici le chant du rouet...

Eux aussi, de leurs voix bourrues,
Chantent !... Nul écho ne répond...
Un mousse éventre des morues
Qui gisent à plat sur le pont.

Et l'on voit couler sur les planches,
On voit jaillir par les sabords,
Tout constellé d'écailles blanches,
Le sang rouge des poissons morts.

III

Doucement, doucement bercées
Par le chant si câlin des flots,
Les épouses, les fiancées
Dorment au fond des grands lits clos.

Chacune d'elles, mère, femme,
Fille vierge en désir d'amour,
A bien prié sa Notre-Dame
D'Espérance et de Bon-Retour.

Et toutes elles font ce rêve
D'un pas lointain, d'un pas connu,
Qui par l'étroit sentier de grève
Jusqu'à leurs portes est venu.

Les clefs tournent dans les serrures.
— « Voici venir qui j'attendais !... »
Des hommes aux larges carrures
Entrent... Ce sont les Islandais !

A des visages noirs de hâle
Pendent des barbes de glaçons.
On entend la flamme qui râle
Sur le cadavre des tisons.

Les Bretonnes ensommeillées
Étreignent les gars à plein corps !
Dieu ! qu'ils ont les lèvres mouillées !
Sont-ils vivants?... S'ils étaient morts !...

La

Chanson de l'amour

Depuis des ans, nuit et jour,
J'attends un inconnu.
Cet inconnu, c'est l'amour ;
Il est enfin venu !

Au seuil quand il a frappé,
J'avais un tel émoi
Qu'il a cru s'être trompé :
— « Belle, pardonnez-moi. »

Il avait des yeux plus doux
Que la lune au printemps.
J'ai dit : « Sire, entrez chez nous,
Si c'est vous que j'attends ! »

— « Noire est la nuit comme un four !
Il neige sur les monts.
Ouvrez-moi, je suis l'amour,
Ohé ! la belle, aimons ! »

« Pour vous trouver, nuit et jour,
La belle, j'ai marché. »
— « Jour et nuit, Sire l'amour,
Moi, je vous ai cherché. »

« Entre, amour, passant divin ! »
Et l'amour est entré.
Depuis, on le cherche en vain,
Nul ne l'a rencontré.

L'amour m'a juré sa foi
De ne me plus quitter ;
L'amour est entré chez moi,
Et c'est pour y rester.

Extrait d'un vieux livre

En marge d'un vieux paroissien,
J'ai lu ce sône très ancien :

— Ma fille, avez-vous peine amère,
Peine de cœur, peine d'esprit ?
Votre lèvre plus ne sourit.
— Plus je ne pleurerai, ma mère !

Mère, coupez mes cheveux blonds ;
Ils sont trop lourds, ils sont trop longs.

En vérité, j'ai peine amère,
Peine d'esprit, peine de cœur.
C'est d'avoir cru dans un moqueur...
Coupez mes cheveux blonds, ma mère.

Coupez mes longs cheveux dorés,
Puis, d'un ruban vous les nouerez.

Nouez-les d'un ruban de moire
A ma quenouille de roseau ;
Et filez-en tout un fuseau
Pour les Ames du purgatoire.

Mais les plus soyeux, les plus doux,
Ne les donnez qu'à Jean le Roux.

Il en est d'aussi clairs que l'ambre ;
Vous les irez porter, le soir,
Le soir des morts dans le mois noir,
A Jean le Roux, de Plouzélambre.

Et, s'il s'étonne, dites-lui
Que c'est du lin exprès roui,

Du lin exprès filé, pour être
Le signet du livre latin
Qu'il relira soir et matin,
Quand il sera devenu prêtre :

Ainsi, plus tard, mes cheveux d'or
En ses doigts frémiront encor.

Ce sera comme une caresse
Qui jusqu'à ma tombe viendra.
Mon âme se rappellera
Le temps où je fus sa maîtresse.

La fille est morte, ce disant.
Aimez qui vous aime, passant !

Si quelqu'un feuillette ce livre,
Que celui-là plaigne en son cœur,
Non la morte, mais le moqueur
Qui tant pleura de lui survivre.

Il n'est pire mal à souffrir
Qu'aimer l'amour qu'on fit mourir.

Les yeux de ma mie

J'AIME ma mie. Elle a des yeux
Qui sont comme les soirs de brume.
Une étoile douce s'allume
Tout au fond, tout au fond des cieux.

Ma mie est blonde
Comme les blés.
Trois marins s'en sont allés
Sur la mer profonde !

J'aime ma mie. En ses yeux clairs
On voit scintiller des étoiles,
Et de blanches, de tristes voiles
Errer, lentes, au gré des mers.

Ma mie est blonde
Comme les blés.
Trois marins s'en sont allés
Quérir un nouveau monde.

J'aime ma mie ! En ses yeux doux
Mon cœur sombre, mon cœur se noie...
Mourir ainsi c'est une joie
Que mon cœur vous souhaite à tous !

Ma mie est blonde
Comme les blés.
Trois marins s'en sont allés
Pour jamais sous l'onde.

In memoriam libri

A Charles Le Goffic.

GRISE, comme notre horizon,
Comme lui, douce et monotone,
Tu nous as chanté la chanson
De l'Amour, de l'Amour Bretonne.

On croit ouïr un air perdu
Que, par un soir plein de mystère,
Fredonne sur le Ménez-Dû
Quelque pâtre du Finistère.

Calmes et tristes sont tes vers.
Il y passe de fins visages,
Entrevus à peine à travers
La brume de nos paysages.

Je songe aux filles de chez nous
Qui balancent leur taille svelte.
On voit bleuir dans leurs yeux doux
Le ciel profond de l'âme celte.

***

Dieu fasse que longtemps encor
Le sône d'amour se prolonge,
Parmi les hommes du Trégor
Restés fidèles à leur songe !

Et qu'en nous, les faiseurs de vers,
Un peu de cette âme persiste
Qui donne à la chanson des « clercs »
Son charme sobre, large et triste !

Chant de mer

A la mémoire d'un frère.

La mer qui chante a la voix douce.
Hou… hou!.. Chant de mer, chant d'amour!
Ohé! les gars, à qui le tour?
« Viens, petit Breton, fais-toi mousse!

» Je suis Celle qui vit encor
Au palais bleu de la légende.
C'est moi la reine qui commande
Sur Ker-Is et sur Occismor,

» Petit Breton, descends aux grèves !
Les beaux pays que tu verras,
Quand je t'aurai pris en mes bras !...
Je mène au jardin des grands rêves.

» C'est la vérité que je dis,
Petit Breton, écoute, écoute !
Du paradis je sais la route,
C'est moi qui mène en paradis ! »

Et petit Breton se fait mousse,
Petit Breton court bord sur bord.
Hou ! Hou ! Chant de mer, chant de mort !...
La mer qui chante a la voix douce.

Les conteuses

Les conteuses, par les sentiers, sous les nuits noires,
Descendent vers les bourgs, leurs fuseaux dans les doigts.
Là sont les âtres clairs, et le cidre, et les noix,
Et le peuple attentif des écouteurs d'histoires.

Elles disent : Salut !... Et, lointaines, leurs voix
Semblent sortir du seuil plaintif des purgatoires.
Le souffle du passé gémit dans leurs mémoires
Comme les vents d'automne au cœur dolent des bois.

Vieilles aux yeux fanés, pèlerines du rêve,
Vous m'avez par la main conduit vers l' « autre grève » ;
Le navire enchanté nous a pris à son bord.

J'ai refait avec vous vos sombres traversées,
Et vu se coucher, pâle, au fond de mes pensées,
L'astre apaisant et pur des pays de la mort.

Le miroir épave

Un nom de femme, un nom chantant, un nom d'*ailleurs*
Se lit sur la bordure, incrusté dans l'ébène.
Celui qui le sculpta, novice ou capitaine,
Roule, plein de silence, en proie aux flots hurleurs.

La glace énigmatique a d'étranges pâleurs.
Si le vent amolli souffle à plus tiède haleine,
Elle brille, dit-on, d'une clarté soudaine
Et, sur le verre triste, il ruisselle des pleurs.

Elle fut recueillie en mer par un pilote.
Une image sinistre est en elle, qui flotte,
Comme le spectre noir d'un grand vaisseau sombré;

Et l'on vous contera qu'un soir une îlienne
Vit, en penchant son front sur le miroir sacré,
Une face y surgir qui n'était point la sienne.

Jean l'Arc'hantec

JEAN l'Arc'hantec, le matelot
A mis sa barque neuve à flot,
A mis à flot sa barque neuve,
Et c'est pourquoi sa femme est veuve.
Jeanne Hélari ne peut dormir
Avec le vent qui vient gémir,
Qui vient gémir contre sa porte,
Et pleurer sur la barque morte.
Avec la barque, au gré du flot,
S'en est allé le matelot ;

S'en est allé dans l'eau profonde
Le matelot à barbe blonde
Qu'entre vingt autres, pour mari,
Avait élu Jeanne Hélari.

II

Maudite soit la mer barbare!...
Le cœur brisé d'un coup de barre,
Jean l'Arc'hantec est sur le pont,
Qui saigne un sang large et profond ;
Sang de marin, qui longtemps coule,
Comme la vague par grand'houle !
Jean l'Arc'hantec, le cœur ouvert,
Mêle son sang rouge au flot vert.
La brise ronfle, et, l'aile basse,
Dans la tourmente un courlis passe.
— « Courlis blanc, messager de mort,
Va voir si Jeanne Hélari dort,
Et si Jeanne Hélari repose,
Et si la porte reste close,
Frappe à la vitre de ton bec
Et dis : Je suis Jean l'Arc'hantec.
Et lorsqu'on t'ouvrira la porte,

Dis que la mer est la plus forte,
Que le plus brave, le plus fier,
Est toujours vaincu par la mer. »
Or, relevant son aile basse,
Contre la brise, dans l'espace,
Le courlis blanc s'est envolé,
Le courlis blanc s'en est allé,
Contre la mer, la mer sauvage,
S'en est allé jusqu'au rivage.

III

Comme un nid chaud, parmi les houx,
Voici le toit de chaume roux !
Aux lucarnes de la chaumière,
Scintille encor de la lumière.
Droit aux lucarnes va l'oiseau,
Songeant : « Jeanne est à son fuseau,
Qui file de la toile neuve,
Et qui ne sait pas qu'elle est veuve ;
Qui ne sait pas que sous le flot
Dort son mari, le matelot ;
Qu'il dort sous l'eau silencieuse,

Le pêcheur à barbe soyeuse ;
    Jeanne Hélari ne le sait pas
Que Jean l'Arc'hantec dort là-bas,
    Et que les fileuses des ondes
Filent un linceul d'algues blondes
    Qui, mieux que chanvre ou lin tissé,
Bercera Jean le trépassé.
    Moi j'ai son âme et te l'apporte,
Jeanne Hélari, rouvre ta porte.
    Jeanne Hélari, si tu m'entends,
Rouvre ta porte à deux battants !
    Celui qui frappe à ta fenêtre
Aux morts de la mer sert de prêtre,
    Et ramène vers leurs foyers
L'âme plaintive des noyés !... »

IV

    La longue, la triste veillée !...
Au bord de l'âtre agenouillée,
    Jeanne Hélari, les bras ballants,
Sent bondir son fruit dans ses flancs.

Le blanc courlis, par la fenêtre,
A vu Jean l'Arc'hantec renaître...
Plus que la mer, plus que la mort
Le ventre de la femme est fort.
Courlis blanc, retourne au rivage;
Dis au noyé du flot sauvage
Qu'au doux sein de Jeanne Hélari
Son âme morte a refleuri!...
Cloches qu'on hait, cloches qu'on aime,
Sonnez le glas et le baptême!
Et toi, remets, gai charpentier,
Remets barque neuve en chantier!

Cimetière intime

A M. Pierre Loti.

J'ENTENDS des portes se fermer,
Lugubres, sur des gens qui sortent...
Ils se sont lassés de m'aimer;
Les vents passent et les emportent.

Voici que je vais rester seul!
Je serai comme un cimetière
Où, de-ci de-là, sur la pierre,
Claquera le pan d'un linceul.

Sur les têtes inanimées
De mes mortes et de mes morts
Pleureront en vain mes remords
De les avoir trop mal aimées.

Plus tard, hélas! désert, vieilli,
Abandonné de mes morts mêmes,
Je n'aurai pour amis suprêmes
Que les maigres lichens d'oubli.

Je vis pourtant, et ma tristesse,
Quand je me suis couché le soir,
Prie au chevet de mon lit noir,
Comme une pâle et grave hôtesse.

La

Chanson des vieux lits

Lits bretons, frères des armoires,
Lits de Trégor, lits de Kerné,
Où, dans les encognures noires,
Pend un bouquet de buis fané,

C'est ici votre chanson vieille,
La berceuse qu'au long des nuits
M'a si souvent dite à l'oreille
L'âme des vieux bouquets de buis.

Elle disait : Je t'ai vu naître,
J'ai vu tes yeux d'enfant s'ouvrir;
Je sais aussi quel fut l'ancêtre
Que tu sens en toi refleurir.

C'était un pêcheur, un barbare,
Un cœur de cire, un corps de fer.
Le vent s'asseyait à la barre;
L'homme causait avec la mer.

Et de la mer, de la mer douce,
Son pauvre cœur s'éprit si fort
Qu'un soir de pêche on vit le mousse
Sans le patron rentrer au port...

C'est ici votre chanson vieille,
Lits de Trégor, lits de Kerné,
La berceuse, qu'à mon oreille,
Chante l'âme du buis fané.

La

Chanson de la lègende

> Ann hini goz ô ma dous
> Ann hini goz ê zur [1].

A Charles Seignobos.

Du temps que j'étais petit pâtre,
Pâtre de moutons, au Kerdu,
Je m'oubliais parfois dans l'âtre
A veiller plus tard qu'il n'est dû.

1. *C'est la Vieille qui est ma « douce »,*
C'est la Vieille, à coup sûr !

Un soir, la nuit déjà bien sombre,
Brusquement la porte s'ouvrit ;
Sur le seuil apparut une ombre,
Et je songeai : « C'est un esprit ! »

Mais, comme on avait dit les « grâces »,
Je m'enhardis à murmurer :
« Qui que tu sois, Ame qui passes,
De profundis ! tu peux entrer. »

L'Ame entra... C'était une vieille,
Comme on en voit par les chemins,
Lasses de corps, dures d'oreille,
Avec un bâton dans les mains.

De leurs crocs aigus, les vents aigres
Avaient dû la mordre longtemps,
Car ses vieux os étaient plus maigres
Que des carcasses de cent ans.

Elle vint s'accroupir, toussante,
Sur le foyer de pierre, et là,
D'une voix grise et comme absente,
Étrangement elle parla :

*
* *

« Je suis le cœur, le cœur qui saigne,
A toutes les ronces épars...
Je fus reine, hélas! mais mon règne
N'est plus de ce monde, — et je pars!

» Petit, j'ai pour nom la Légende.
Tu m'as vue errer bien des fois,
Parmi les ajoncs de la lande,
Un fuseau d'or clair dans les doigts.

» J'ai filé les plus doux mensonges
Où l'univers se soit bercé.
Mais le fil d'or, le fil des songes
A ma quenouille s'est cassé.

» Écoute, petit, je suis vieille
Comme les temps, comme les dieux.
C'est ce soir ma dernière veille.
Demain, tu me clorras les yeux,

» Demain, je saurai qu'il existe,
Le paradis que j'ai chanté,
Pour égayer l'enfance triste
De la naissante humanité...

» Des bergers, des chanteurs de sônes
Mèneront avec toi mon deuil;
Et trois ou quatre coiffes jaunes[1]
Suivront peut-être le cercueil.

» Mais la foule, la foule grande,
Qu'un autre souffle emporte ailleurs,
Sur le tombeau de la Légende
Ne versera ni pleurs ni fleurs. »

*
* *

Elle dit alors son histoire...
On voyait au fond de ses yeux,
On voyait luire sa mémoire
Comme un trésor mystérieux.

1. *Le jaune est encore en Cornouailles la couleur adoptée pour le deuil.*

Elle dit les pasteurs des chèvres,
Premiers pères des nations,
Et comme ils buvaient à ses lèvres
Le miel fort des illusions.

En Orient, sous des cieux calmes,
Au pied des monts, des monts altiers,
Sa jeunesse, à l'ombre des palmes,
Grandit, fleur libre des sentiers.

Les héros que seule elle nomme
Semaient, dans le matin vermeil,
Le premier pain qu'ait mangé l'homme
Devant la face du soleil.

Tant que le jour dorait les branches,
Ces grands laboureurs inconnus
Avaient les grosses gaîtés franches
De ceux qui peinent, les bras nus.

Mais, le soir, sous les huttes closes,
Ils se taisaient avec stupeur,
Écoutant glisser sur les choses
L'aile furtive de la peur.

L'immense nature endormie,
Où bruissent d'étranges bruits,
Semblait une louche ennemie
Qui rôdait autour de leurs nuits.

La Légende alors, rassurante,
Entrait sur la pointe des pieds,
Et soudain la flamme mourante
Se ranimait dans les foyers.

Et c'étaient de belles histoires,
Des poèmes, plus beaux encor,
Qui, dans la hutte aux ombres noires,
Ouvraient leurs larges ailes d'or...

Une nuit, près du feu de brande,
Son siège en vain resta dressé;
Dans le sentier de la Légende
Des hommes blonds avaient passé.

« Nous suivons le vol des nuages »,
Chantaient ces passants aux yeux doux;
« Goûte à l'ivresse des voyages,
« Belle fille, et viens avec nous!

« Notre rêve va !... Sur ses traces,
« Épris de lui seul, nous allons ! »
Comme elle aimait les nobles races,
Elle suivit les hommes blonds...

***

Voilà comme à la mer sauvage,
Aux durs Ménez de Breiz-Izel,
S'en vint, de rivage en rivage,
La Légende aux lèvres de miel.

Et c'est là qu'elle est enterrée,
Sous un chêne aux rameaux épais ..
Pauvre grand'mère tant pleurée,
Que le bon Dieu te fasse paix !

A la sortie de l'École

En souvenir des soirs du Pichéry

C'EST l'heure où les enfants s'épandent par la rue,
Troublant de jeunes cris la paix grave du soir;
Et le peuple des morts, la race disparue
Du haut du ciel breton se penche pour les voir.

Car les Celtes défunts revivent dans l'espace ;
Dieu pour eux, chaque soir, rouvre l'azur clément,
Et, par les bleus sentiers, leur procession passe,
Leur procession passe interminablement :

Ceux qui furent marins tendent comme des voiles
Les nuages errants qui se gonflent dans l'air,
Et vont, comme autrefois, allumer des étoiles
Devant la Vierge douce, Étoile de la mer.

D'autres, jadis pasteurs, paissent les nébuleuses,
Tandis qu'à leur rouet, plaintif et somnolent,
Des saintes d'aujourd'hui qui furent des fileuses
Filent du clair de lune en fuseaux de lin blanc.

Des clercs adolescents, voués à la soutane,
Feignent de méditer sur des livres ouverts ;
Mais le cœur saigne encor de quelque amour profane,
Et la lèvre s'oublie à fredonner des vers.

Ainsi vont cheminant au pays de mystère,
Dans les brumes du soir, les Celtes d'autrefois ;
Et les petits Bretons qui cheminent sur terre
S'étonnent de s'entendre appeler par des voix.

Quelqu'un leur a-t-il dit qu'il fallait être sages ?...
Leurs sabots dans les mains, une tristesse aux yeux,
Ils traversent, muets, la paix des paysages,
Et ce sont des enfants qui semblent des aïeux.

Ballade

POUR mettre sa coiffe, un dimanche
Sa coiffe de dentelle blanche,
La fille à son miroir se penche.

— Comme vous voilà belle ainsi !
— D'être belle je n'ai souci ;

D'être plaisante et d'être accorte,
A quoi me sert et que m'importe ?
Nul galant ne frappe à ma porte !

— Taisez-vous et ne pleurez point ;
Les amoureux viendront à point.
— S'ils laissent cette année entière

Passer, comme sa devancière,
Lors, menez-les au cimetière.

— Vous n'avez pas encor vingt ans ;
La rose fleurit au printemps !

— Quand vous verrez fleurir la rose,
Mettez-la sur ma tombe close.
Dites : c'est là qu'Elle repose.

Sur ma tombe mettez des fleurs,
Et, dans le bénitier, des pleurs.

Mettez-y fleur rouge et fleur noire,
La fleur de deuil et de mémoire
Douce aux âmes du Purgatoire ;

Puis, vous planterez sur les bords
La fleur d'oubli, la fleur des morts.

II

Pour les *cloër* qui vont en bande,
La route n'est pas assez grande,
Qui mène à Vannes de Guérande.

Ils ont franchi les murs sacrés ;
Au cimetière ils sont entrés.

— « Or, ça, voici la tombe neuve
La fraîche tombe d'une veuve
Qui mourut fille, avant l'épreuve ;

Qui mourut fille, pour avoir
Aimé d'un amour sans espoir.

C'est pourquoi l'on mit sur sa tombe
Fleur blanche couleur de colombe,
Fleur noire ainsi que nuit qui tombe.

Celui qu'elle aime est à Guingamp,
Qui d'elle à tous va se moquant... »

La morte est là qui les écoute
Et dit : « Suivez, suivez la route ;
Devant vous elle s'ouvre toute ;

Mais au cimetière, laissez
Dormir en paix les trépassés !... »

Dans la grand'hune

La mer m'a versé son breuvage
Son lait, salé d'un sel amer;
Et j'ai grandi comme un sauvage
Sur le sein libre de la mer.

La mer, de ses rudes caresses,
A pétri mon cœur et ma chair;
Ce sont de farouches tendresses
Que les tendresses de la mer.

La mer m'a chanté l'aventure,
L'espace, la vie au grand air.
Je suis un oiseau de mâture,
Un goëland, fils de la mer!

Et si, dans ma chanson bretonne,
Un souffle passe, large et fier,
C'est qu'en moi gémit, hurle et tonne
L'âme innombrable de la mer.

Sône

Vous n'étiez qu'une enfant lorsque je vous connus,
O ma jeune amour ignorée.
Vous n'étiez qu'une enfant, et vous marchiez pieds nus,
Dans votre robe déchirée.

Vous aviez des yeux bleus et de longs cheveux bruns
Qui, rebelles, rompaient leurs tresses,
Tant les grands souffles fous, tant les libres embruns
Les avaient grisés de caresses.

Vos cheveux étaient bruns, et vos pieds étaient blancs,
Tout le jour lustrés par les ondes;
Votre jupe, nouée autour de vos deux flancs,
Laissait voir vos deux jambes rondes.

Le parfum qui sortait de vous était amer
Comme l'odeur qui vient des plages ;
Et vous aviez en vous la santé de la mer,
O pêcheuse de coquillages !

Je n'étais qu'un enfant... Maintenant, je suis vieux ;
On vieillit vite loin des grèves !
D'où vient que j'ai, ce soir, vu se rouvrir vos yeux
Dans le ciel de mes anciens rêves ?

Est-ce un pressentiment qu'il faudrait revenir ?
Que le son des cloches m'appelle ?
Que vous avez gardé mon profond souvenir,
Et que vous êtes toujours belle ?

Mais non ! les angélus, au fond des soirs brumeux,
Se taisent pour l'exilé triste.
Les champs m'ont oublié, vous avez fait comme eux.
Vous ne savez plus si j'existe.

Puis, vous êtes allée aux pardons d'alentour,
Où vous avez dansé sans doute ;
Et, quelque beau danseur vous guettant au retour,
Vous avez fait à deux la route.

Le sentier, trop étroit, passe au milieu des blés :
On marche tout près l'un de l'autre,
Et, lui, s'est enhardi devant vos yeux troublés
Jusqu'à prendre en sa main la vôtre.

C'est pourquoi vous bercez à cette heure un enfant..,
Fasse le bon Dieu qu'il prospère !
Qu'il pousse, comme vous, dans l'âpreté du vent
Et soit marin comme son père !

Chanson blanche

On a mis entre ses doigts
La fleur pâle la fleur blanche,
Qu'à sa robe du dimanche
Elle épinglait autrefois.

Et le cierge blanc qui brille
Avive encor la pâleur
De la blanche et pâle fleur,
De la pâle et blanche fille.

Et les longs rideaux tremblants,
Dès qu'on entr'ouvre la porte,
Sur la fleur et sur la morte
Font neiger leurs flocons blancs.

Très loin, au ras de la dune,
A l'horizon d'argent clair,
Comme un goëland dans l'air,
Blanchit l'aile de la lune ;

Et, par les chemins pâlis,
Avec l'aube qui se lève,
Par les blancs chemins de grève,
S'avancent les blancs surplis...

Mais c'est quand le cercueil penche
Sur le bord du grand trou noir,
Que l'on aimerait à voir
Resplendir la porte blanche.

Rumengol

A Léon Marillier.

C'EST un bruit murmurant d'oraisons qu'on fredonne.
Des gens passent, pieds nus, qui viennent de très loin,
Qui viennent des confins de la terre bretonne
Fêter à Rumengol Notre-Dame de Juin.

L'âme de la lumière au firmament surnage,
Comme si, dans la nuit, la douce nuit d'été,
Le pays de prière et de pèlerinage
Devait rester vêtu de candide clarté.

L'ombre, comme une mer, s'élargit et s'épanche;
Elle a déjà noyé les hauteurs d'alentour,
Mais la colline sainte est comme une île blanche
Que baigne un jour d'ailleurs, un indicible jour.

Un angélus discret, par la campagne éteinte,
Guide les laboureurs, les pâtres, les marins,
Et le ciel s'attendrit à cette voix qui tinte,
Et les nuages même ont l'air de pèlerins.

*
* *

Sous l'if du cimetière, un mendiant épique,
Un barde primitif, un sauvage inspiré
Se lève, et dépouillant sa veste en peau de bique,
Hurle au vent de la nuit le cantique sacré.

« Qu'il vienne à Rumengol, quiconque a besoin d'aide!
Une source divine a jailli hors du sol.
Le lys immaculé, la fleur de Tout-Remède,
Notre-Dame de Juin fleurit à Rumengol! »

Il dit. Sur les tombeaux des foules sont assises,
Coiffes de chanvre bis, feutres aux larges bords;
Et l'on ne sait, à voir ces formes indécises,
Si ce sont des vivants ou si ce sont des morts.

Au loin, les prés sont clairs, étoilés par les tentes
Où des feux de bergers veillent sur les dormeurs.
La nuit monte, éployant ses ailes palpitantes;
Le sonore silence est peuplé de rumeurs.

Bêtes et gens, ce soir, ruminent côte à côte;
Leur rêve fraternise au même lit herbeux.
Quand les hommes ont dit la prière, à voix haute,
Par de longs meuglements ont répondu les bœufs.

***

A l'entour de l'église, aux lueurs d'une torche,
Des ombres à genoux accomplissent un vœu.
Le chanteur de chansons, allongé sous le porche,
A l'air noble d'un mort sculpté dans un enfeu.

Des corps, des corps en tas, sont vautrés sur les dalles;
Leur sommeil susurrant semble prier encor,
Et leur haleine fume, à d'égaux intervalles,
Comme un encens humain devant la Vierge d'or.

Du haut de son pilier, la Vierge guérisseuse,
La fleur de Rumengol sourit, les yeux noyés,
Et chantonne on ne sait quelle exquise berceuse
A ce grand peuple enfant qui sommeille à ses pieds.

Chaume d'Islandais

> **Me am eus clewet er Porz-Gwenn**
> **Canan clemmuz eur ganaouenn [1].**

FILLE d'Islandais, ô ma femme,
L'entends-tu qui geint au dehors,
L'entends-tu qui geint et qui brâme,
La mer sans cœur, la mer sans âme,
Pour qui tant des nôtres sont morts?

En ce logis du bord des grèves,
Sous ce chaume, dans ce lit clos,
Nous refaisons les anciens rêves
Qu'en leurs haltes, leurs haltes brèves
Y songèrent des matelots.

1. *J'ai entendu, à Port-Blanc,*
Chanter plaintive une chanson.

Autour de la grise chaumine
Leur pas sonne comme autrefois;
Par les sentiers leur pas chemine,
Et la mer lasse, qui rumine,
Laisse vers nous monter leurs voix.

Femme, pendant que tu reposes
Au lit de leurs vieilles amours,
N'entends-tu pas leurs lèvres closes
Nous crier les suprêmes choses
Qu'ils n'ont pu dire qu'aux flots sourds.

J'ai souvenance de leurs lettres.
Mon père autrefois me les lut.
On eût dit des sermons de prêtres,
Rédigés par des quartiers-maîtres...
Pour signature, au bas, « Salut! »

Ce salut envoyé du Pôle,
Une bouteille l'apportait.
Mon père, doux maître d'école,
Traduisait la triste épistole
Aux veuves... Et la mer chantait!

Symbole

Dans un paysage de mer
Où, seule, quelque vache rousse
Va paissant un pâtis amer
D'ajonc ras que le vent rebrousse;

Sur un dos de morne pelé,
Sous un ciel tissé de bruine,
Gît le cadavre désolé
D'une vieille église en ruine.

Un temps fut, c'était un rocher...
Vint en son auge un saint d'Irlande,
Et, du roc brut, un fin clocher
Poussa, comme une fleur de lande.

Et quand il eut fleuri dans l'air,
On vit — abeille familière —
Une cloche, en robe d'or clair,
Se poser sur la fleur de pierre.

Longtemps, son magique fredon
Berça la mer et la montagne;
Et jamais cloche de pardon
N'eut douceur pareille en Bretagne.

Du vieux saint le nom s'est perdu.
L'herbe a poussé sur sa mémoire,
L'herbe d'oubli qu'au Ménez-Du
Paît quelque vache rousse ou noire.

L'église morte, en s'affaissant,
A repris sa forme de roche;
Mais, au cœur du clocher absent,
Vibre encor l'âme de la cloche.

Dans le paysage de mer,
Quand, à coups légers elle tinte,
On voit, sous sa robe d'or clair,
S'illuminer l'église éteinte.

Après Vêpres

QUAND les belles hymnes latines,
Avec l'encens des encensoirs,
Sur l'aile des voix enfantines
Montent, dans la splendeur des soirs,

Les vitraux rouges, où flamboie
La braise du soleil couchant,
Éclatent d'une immense joie
Qui vibre et chante avec le chant;

Et les vierges, têtes baissées
Sur les mystérieux missels,
Sentent s'ouvrir dans leurs pensées
L'infini lointain des grands ciels.

Triste et souriant, sur leurs âmes,
Se penche le mystique époux,
Le seul Dieu qu'aient aimé les femmes,
Le Dieu pâle, pensif et doux.

Triste et consolant, il se penche!...
Dans l'ombre qui va grandissant,
On voit sourdre sur sa chair blanche
Un pleur secret, un pleur de sang.

Et, quand l'église s'est éteinte,
Ses bras cloués restent ouverts
Pour l'ardente et sublime étreinte
Dont il embrasse l'univers.

Nos morts

A Gabriel Monod.

A quoi bon dire les vivants,
Puisque nous sommes ceux qui meurent?
Oh! la triste chanson des vents!...
Où vont les morts que nos yeux pleurent?

Nul, en ce voyage qu'ils font,
Ne marche près d'eux côte à côte :
Le sol de la terre est profond,
Et la voûte des cieux est haute!

Le fossoyeur creuse le trou;
Sur le cercueil la terre tombe.
Le prêtre, dit-on, sait par où
Le mort s'affranchit de la tombe.

O mes morts, ô mes morts aimés,
Si pourtant vos yeux sous la terre
Devaient toujours rester fermés
Et vos lèvres toujours se taire !...

Mais non, vous êtes parmi nous,
C'est vous qu'on voit, — âmes fanées, —
Qu'on voit s'accroupir à genoux
Dans les maisons abandonnées.

Nous vous nommons de noms divers,
Vous peuplez le temps et l'espace,
Vous êtes l'odeur des foins verts
Et le sanglot du vent qui passe.

Quand les vivants, hommes de bruit,
Ont clos leurs yeux sur leur journée,
Vous vous levez avec la nuit
Pour quelque tâche interminée.

La lune, veilleuse des morts,
Au plafond du ciel se balance.
Sous vos chapeaux à larges bords,
Vous peinez, hommes du silence. .

Des passants vous ont reconnus,
Des passants tardifs, à la brune,
Ont vu pleurer sur vos pieds nus
Les larmes blanches de la lune !

Vous êtes ceux qu'on n'entend pas,
La muette chanson des choses,
Et l'on se prend à parler bas,
Quand vous frôlez les portes closes.

Rêve

Je rêvais qu'après une course,
A genoux, dans un bois profond,
Je me penchais sur une source :
Des étoiles tremblaient au fond.

J'avais soif, et je voulus boire;
Une aile d'oiseau me frôla;
La source devint toute noire
Et l'oiseau me dit : « Pas cela !

» Respecte ces ondes sacrées,
Car cette eau qui coule à pleins bords
Est faite des larmes pleurées
Par le regret vivant des morts.

» N'apprends pas, avant qu'il soit l'heure,
Et que tes jours soient révolus,
Ce que cherche encore et que pleure
L'œil clos de ceux qui ne sont plus.

» Aime la vie! aime les voiles
Qu'elle tend de la terre aux cieux
Songe qu'en cette eau ces étoiles
Souffrent de n'être plus des yeux. »

*
* *

Je m'éveillai. Les grandes herbes
Bruissaient sous les noisetiers...
Des filles aux hanches superbes
Passaient, graves, dans les sentiers.

Sous le faix des amours mortelles,
Elles passaient, les reins pliés;
Je me découvris devant elles
Et leur criai : Multipliez!...

Le chant des nuages

BRETON, je chante les nuages,
Aventuriers du ciel profond.
Leur mer est la mer sans rivages :
Sans atterrir jamais, ils vont !

Jadis, mes nomades pensées
Rêvaient de monter à leur bord,
Pour ces divines traversées
Qu'on fait peut-être après la mort.

A les voir voguer dans l'espace,
On dirait qu'indéfiniment
C'est l'escadre de Dieu qui passe
Tout au large du firmament.

Ils ont pour fanaux les étoiles.
Le soir descendu, le jour clos,
On entend chanter dans leurs voiles
De mystérieux matelots...

*
* *

Parfois aussi, formes étranges
D'un monde ailé qui toujours fuit,
Ils semblent un chœur de beaux anges
Agenouillés devant la nuit.

Ils doivent connaître des psaumes
Qui font s'entr'ouvrir à leurs pas
Les Cités d'en haut, les Royaumes
Où nos cœurs aspirent d'en bas.

Et, comme un temple de silence,
Le ciel s'agrandit dans le soir;
Et la lune au vent se balance
Avec des lenteurs d'encensoir.

*
* *

Cœurs changeants, épris de voyages,
Les Bretons, ce peuple banni,
Se sont faits, comme leurs nuages,
Les pèlerins de l'Infini.

Le chapelet d'angoisse

QUAND vient la Passion, de paroisse en paroisse
Des vieilles vont, disant le « chapelet d'angoisse » ;
Et l'on entend leurs voix qui clament sur le seuil :
« Jésus est mort, pleurez ! C'est la nuit du grand deuil ! »
Et les galants, assis dans l'ombre, près des filles,
S'arrêtent d'aiguiser le tranchant des faucilles,
Ne s'inquiètent plus si les trèfles sont mûrs,
Et restent sans parler, les yeux fixés aux murs.
Les Ménez noirs, au loin, dans leurs formes sévères,
Semblent des golgothas hérissés de calvaires.

Le chapelet s'égrène et, dizain par dizain,
A travers le pays sonne comme un tocsin.
Il fait fondre les cœurs en fontaines de larmes,
Et voici ce qu'il va tintant, ce « glas d'alarmes ».

*
* *

« C'est la saison nouvelle, et c'est le printemps bleu,
C'est le printemps humain né de la mort d'un Dieu !

Nous venons dire qu'il est l'heure,
L'heure où tout chrétien prie et pleure !

» Au mont des Oliviers un calice descend,
Et le calice est plein d'une liqueur de sang

Et jusqu'à la dernière goutte,
Jésus a dû la boire toute !

» Voici, par les sentiers, que montent les soldats
Et que vient, derrière eux, le baiser de Judas.

Et, dans ce baiser de l'infâme,
Jésus épand toute son âme.

» Sur le triste Ménez, comme un pauvre animal,
Jésus grimpe, roué de coups qui lui font mal.

Jésus, humble bête de somme,
Porte à Dieu les péchés de l'homme.

» Et son faix est si lourd qu'il tombe par trois fois,
Et c'est depuis ce temps qu'il saigne sur les croix.

La Vierge dit : « C'est joie amère,
O Bretonnes, que d'être mère ! »...

Le temps des Saintes

Au temps où les Saintes vivaient,
O ma sœurette, elles avaient
Ton pauvre petit corps plein d'âme;
Et, dans leurs yeux comme en tes yeux,
Rayonnaient d'une double flamme
Toutes les étoiles des cieux.

En ce temps, leurs larmes divines,
Comme les sources des ravines,
Abreuvaient les cœurs desséchés...
Ces pleurs, qui fécondaient les pierres,
Ces pleurs, qui lavaient les péchés,
Toujours tremblent à tes paupières !

Et, tant que tes yeux pleureront,
Tant que tes lèvres souriront,
Je croirai que, dans les cieux calmes,
S'ouvre un magique paradis
Où circulent avec des palmes
Les belles Saintes de jadis.

La

Chanson de notre « Reine Anne »

Pedit ar Santès Anna Vad,
Hac ho pezo zur ho mennad [1] !. .

Nous vous avons appelée Anne.
Plus grande, je vous conterai
Combien douce, au pays de Vanne,
Fleurit Anne, la fleur d'Auray.

Quand vous serez encor plus grande,
En Juillet, au temps du ciel bleu,
Nous vous mènerons par la lande
A la grand'mère du bon Dieu.

1. *Priez Sainte Anne-la-Bonne,*
Et sûremen votre vœu sera exaucé.

Et vous verrez vers sa filleule
La vieille Sainte Anne venir,
Et sur vous ses doigts fins d'aïeule
Se poseront pour vous bénir.

Par la vertu d'Anne-la-Bonne,
Vous serez dans votre maison
La fleur d'ajonc, la fleur bretonne,
Qui fleurit en toute saison.

Si nous dormons alors sous terre,
Où s'appuyèrent nos genoux,
A Sainte-Anne, au pays austère,
Priez en souvenir de nous...

*
* *

Nous vous avons appelée Anne.
Vous avez les yeux fins et beaux,
Comme la reine-paysanne,
Comme la « Duchesse en sabots ».

Comme elle, d'une amour profonde,
Aimez la terre des aïeux !
Il n'en est pas une autre au monde
Plus digne d'enchanter vos yeux.

La Bretagne, hélas ! roule et tangue
Comme un navire avarié !
Priez pour elle, dans la langue
Où pour vous nous avons prié.

Et, quand vous irez, déjà femme,
Mûre pour les doux abandons,
Avec l'épousé de votre âme,
Le long des chemins de pardons,

Laissez la fougère embaumée
Vous dire dans les chemins verts :
« Votre mère ici fut aimée;
» Votre père ici fit ces vers !

» Il les fit en parler de France,
» Mais son cœur fut breton toujours;
» Bretonne aussi son espérance;
» Bretonnes surtout ses amours ! »

Enfant, Dieu vous donne de vivre
Pure de cœur, grave d'esprit !...
Ce mot, le dernier de ce livre,
C'est votre mère qui l'écrit.

FIN

TABLE

—

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 791-8-1901.

